

LA

# JOLIE FILLE

DE PARME,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN SEPT TABLEAUX ;

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

DE MM. DE MALLIAN ET ALBOIZE ;

Musique de M. Adrien,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANVILLE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE JEUDI 13 SEPTEMBRE 1832.

---

PRIX : 2 FR.

---



A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPR.-LIB.,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 bis, MAISON DU NOTAIRE ;

ET CHEZ MARCHAND, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—  
1832.

CD

12.6  
1225

---

# PROLOGUE.

## PERSONNAGES.

LOUCHALI, jeune soldat.....  
LANDRY, paysan.....  
UN PASTEUR.....  
UN OFFICIER autrichien.....  
MARTA, paysanne.....  
UN ENFANT.....  
  
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, SOLDATS  
autrichiens.

## ACTEURS.

MM. FRANCISQUE.  
GILBERT.  
ÉMILE.  
FLEURY.  
M<sup>me</sup> LAURE.  
La petite FRAN-  
CISQUE.

## DRAME.

FRÉDÉRIC, grand-duc de Parme....  
LE MARQUIS DE SEGUANO, son mi-  
nistre.....  
ALBERTI, favori du grand-duc.....  
LOMAZZO, capitaine des gardes.....  
LOUCHALI, soldat aux gardes.....  
UN OFFICIER du palais.....  
LANDRY.....  
UN INTENDANT.....  
MARINELLI, paysan.....  
LA COMTESSE MATHILDE.....  
MARGARITA, fermière.....  
FRANCESCA, sa fille adoptive.....  
PAYSANS, PAYSANNES, SEIGNEURS et DAMES  
de la cour, OFFICIERS, GARDÉS, PAGES, etc.

MM. FOSSE.  
  
LAMARRE.  
CONSTANT.  
CULLIEB.  
FRANCISQUE.  
BARBIER.  
GILBERT.  
EMILE.  
ADOLPHE.  
M<sup>mes</sup> IRMA.  
LECOMTE.  
BALTHAZARD.

*La Scène est à Parme et aux environs.*

---

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ,  
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

# LA JOLIE FILLE

DE PARME,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN SEPT TABLEAUX.

---

## PROLOGUE.

---

(*Le Théâtre représente une campagne des environs d'Arezzo ; à gauche du spectateur est une chaumière ; au deuxième plan , une voiture chargée de meubles et de matelas ; dans le fond, des montagnes ; à droite, dans le fond, on aperçoit un village incendié ; au deuxième plan, à droite, est le cimetière. Au lever du rideau, il fait nuit ; on entend au loin une vive canonnade ; les paysans causent entre eux, dispersés en groupes ; les femmes prient devant une croix de bois. On entend des coups de fusil ; les villageois se lèvent effrayés.*)

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LANDRY, PAYSANS.

LANDRY.

Vous priez, et l'on massacre vos frères !... l'ennemi marche de ce côté.

TOUS.

L'ennemi !...

LANDRY.

Oui ; malgré la trêve que sont allés demander pour nous notre pasteur et nos vieillards, les Autrichiens avancent, la flamme et le fer à la main... ils brûlent nos moissons, incendient nos fermes, massacrent nos frères sans défense... Sans doute, ils ont égorgé nos députés de paix. Ne souffrons pas qu'ils arrivent jusqu'à nos femmes, et vengeons la mort du pasteur et des vieillards !... Aux armes !...

TOUS.

Aux armes !... aux armes !...

(*Musique. Tout le monde court aux armes. Chacun s'arme d'une manière différente. Les paysans embrassent leurs femmes et leurs enfans, et sortent pour aller se battre. Les femmes rentrent. On entend la fusillade. La scène reste vide.*)

## SCÈNE II.

LOUCHALI, *seul. Il arrive avec armes et bagages.*

Personne!... Ah! depuis que j'ai entrepris ce triste voyage, à tous momens le bruit de la mousqueterie vient frapper mon oreille... On se bat autour de moi... on se bat!... et je n'ai pu encore envoyer une balle à une tête autrichienne!... Ah! j'ai eu tort de partir ainsi..... Au moment peut-être où mon régiment, le premier à l'avant-garde, enfonce les rangs ennemis, moi je cours après une femme!... Je l'avais abandonnée presque expirante, pour mon drapeau... maintenant j'abandonne mon drapeau pour elle; et fût-ce à travers l'armée entière des Autrichiens, je saurai pénétrer jusqu'à elle, la défendre, la sauver, elle et cet enfant... (*Ici on entend un nouveau bruit de mousqueterie et des cris d'alarme.*) Qu'entends-je?... De ce côté-là... les paysans fuient en désordre... Ils accourent... les lâches... Mille tonnerres!... ils n'iront pas plus loin!...

## SCÈNE III.

LOUCHALI, LANDRY, PAYSANS.

(*Les paysans en désordre se précipitent sur la scène. Louchali se place au milieu du théâtre, et leur crie d'une voix forte :*)

LOUCHALI.

Alte!... on ne passe pas...

LANDRY.

Que voulez-vous?...

LOUCHALI.

Vous empêcher de fuir.

LANDRY.

Ils sont là... ils nous poursuivent.

LOUCHALI.

Marchons à leur rencontre... et qu'à leur tour ils reculent devant nous. Italiens! vous avez vos femmes, vos vieillards, vos enfans à défendre... et vous fuyez!... Ici sont vos demeures, les tombes de vos pères..... et vous fuyez!... Vous avez des armes... et vous fuyez!...

LANDRY.

Des armes!... nous n'avons plus de munitions.

LOUCHALI.

En voilà... Partagez ces cartouches; et lorsqu'elles seront épuisées... alors, à l'arme blanche!...

TOUS.

Oui, à l'arme blanche!...

LOUCHALI.

Femmes, pendant que vos maris combattent pour vous, restez ici, et donnez vos soins aux blessés, quel que soit leur drapeau... Ici la guerre cesse, et l'humanité commence!...

( *Musique. Le pasteur suivi de deux vieillards.* )

TOUS.

Le pasteur!...

LE PASTEUR.

Enfans, ils ont repoussé mes paroles de paix, et nous ont laissé vivre pour vous apporter des paroles de honte... Point de pitié chez nos vainqueurs!... Pour échapper à leur vengeance, il ne suffit pas d'abandonner nos demeures, il faut servir dans leurs rangs, et combattre notre patrie!...

LOUCHALI.

Et vous leur avez dit, mon père, que nous étions prêts à mourir?...

LE PASTEUR.

Oui. L'armée italienne approche... elle peut nous sauver.

LOUCHALI.

Marchons, enfans!... Je suis de cette armée qui plus d'une fois a abattu l'aigle autrichienne!... Donnons le tems à nos frères de nous rejoindre, et l'Autrichien est vaincu!... Bénissez-nous, mon père; femmes, priez aussi pour nous!...

( *Musique. Le pasteur bénit le drapeau, et leur montre avec le Christ le chemin qu'ils doivent prendre. On entend la fusillade.* )

LOUCHALI.

En avant!...

TOUS.

En avant!...

( *Louchali marche à leur tête; ils disparaissent dans la coulisse. On entend encore quelques coups de feu, puis le bruit du combat s'éloigne. Plusieurs blessés sont amenés sur la scène; les femmes leur prodiguent leurs soins. Louchali paraît; il est blessé à la jambe, et s'assied sur un banc. Deux femmes pansent sa blessure. On voit Marta paraître au haut de la montagne, portant un enfant dans ses bras; elle descend lentement et avec crainte.* )

MARTA.

Où suis-je?... Tant de soldats parcourent la campagne, qu'effrayée à leur vue j'ai quitté la route et me suis égarée... Comment parvenir jusqu'à la ville?... Déjà mes forces épuisées... cet enfant...

LE PASTEUR, *l'arrêtant.*

Restez, bonne femme; vous trouverez ici des secours pour vous et votre enfant.

LOUCHALI, *se levant et marchant avec peine.*

Laissez-moi, laissez... je puis encore combattre... (*Il fait quelques pas, et se trouve en face de Marta.*) Que vois-je!... Vous ici?...

MARTA.

Louchali!...

LOUCHALI.

D'où venez-vous?... Quoi! vous l'avez abandonnée!... serait-elle morte?...

MARTA.

Non, grâce au ciel, elle existe encore.

LOUCHALI.

Et cet enfant!... Où allez-vous?... Où le portez-vous?...

MARTA.

Mais, Louchali...

LOUCHALI.

Où le portez-vous, vous dis-je?...

MARTA.

A l'hôpital de la résidence, par ordre de sa mère.

LOUCHALI.

A l'hôpital!... (*Il arrache l'enfant des bras de Marta.*)

MARTA.

Que faites-vous?...

LOUCHALI.

Je prends cet enfant que sa mère repousse de ses bras, auquel elle refuse ses caresses, ses soins, un asile... je le prends, moi. Vous lui direz qu'il n'ira pas dans un hôpital, et que c'est moi qui vous l'ai arraché...

MARTA, *courant après lui.*

Louchali! Louchali!...

LOUCHALI.

Laissez-moi.

LANDRY, *accourant.*

Arrêtez! arrêtez!... le nombre nous a écrasés... toute résistance est inutile... le village est incendié... il faut fuir ou se rendre.

LOUCHALI.

Et je ne puis mourir ici!... Pardonne-moi de fuir, mon Dieu!... c'est pour sauver cet enfant!...

( *Il disparaît dans la coulisse. Les paysans reviennent en tumulte. Les femmes se groupent avec les enfans et les vieillards; les paysans se mettent devant eux pour les défendre. L'incendie du village éclate dans le fond, et éclaire la scène. Louchali paraît sur la montagne, portant l'enfant attaché sur son sac, et couche en joue les Autrichiens qui entrent en ce moment.* )

L'OFFICIER AUTRICHIEN.

Rendez vos armes à l'empereur!

( *Louchali fait feu; l'officier tombe. Le rideau baisse sur le tableau général représentant le village incendié de Scheffer.* )

NOTA. MM. les Directeurs de province pour qui la mise en scène de ce prologue serait trop embarrassante, peuvent facilement le supprimer à la représentation, sans que cela puisse nuire à l'intérêt du drame. La dernière scène du deuxième acte y supplée entièrement.

FIN DU PROLOGUE.

---

# ACTE PREMIER.

---

## PREMIER TABLEAU.

---

( *Le théâtre représente la cour d'une ferme ; à droite un escalier conduisant dans la cuisine ; une grille au fond.*  
*Au lever du rideau plusieurs hommes enveloppés de larges manteaux s'arrêtent à la grille et désignent la maison. Marinelli paraît à la porte de la maison ; les hommes disparaissent. Marinelli ouvre les grilles et appelle les paysans avec une trompe.* )

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

MOISSONNEURS, PAYSANS, ET MARINELLI.

CHŒUR du Chaperon. (*Introduction.*)

Partons, partons,  
Et l'aube est d' retour,  
L' soleil vient de paraître,  
Et déjà nous ramène le jour.  
Allons vite à l'ouvrage,  
Hâtons-nous d' faire la moisson,  
Le ciel est pur, aucun nuage  
Qui puisse obscurcir l'horizon.  
Partons, partons.

( *Vers la fin du chœur, Francesca et Margarita descendent au milieu des paysans et les reconduisent jusqu'à la porte.* )

## SCÈNE II.

FRANCESCA, MARGARITA.

MARGARITA.

Comment ! déjà debout ?

FRANCESCA.

O mon Dieu, oui.

MARGARITA.

Tu ne te fais pas tirer l'oreille... Parlez-moi d'une jeune fille qui doit se marier... ça ne dort plus... ça vous a les yeux ouverts avant la pointe du jour... Ah dam ! c'est que le moment approche, et aujourd'hui peut-être...

FRANCESCA.

Ah ! maman, comme il paraît impatient de me donner son nom, sa fortune, de m'élever jusqu'à lui... car il est riche, il est noble.

MARGARITA.

Et qui plus est, beau garçon et militaire, officier dans les gardes de son altesse le duc de Parme! . . . . Tu seras grande dame!

FRANCESCA.

En attendant que je fasse la dame, il faut que je fasse la fermière! . . . (*Appelant.*) Marinelli! Marinelli! . . .

MARGARITA

Qu'est-ce que c'est? . . . qu'est-ce que tu veux?

FRANCESCA.

Marinelli?

MARINELLI, *sur l'escalier.*

On y va.

FRANCESCA.

Vite! le cheval à la carriole, il faut que je m'en aille.

MARGARITA.

Où ça?

FRANCESCA.

Au marché! . . . . C'est probablement pour la dernière fois, et je ne voudrais pas y manquer.

MARGARITA.

Y songes-tu? quand tu attends ton futur, le seigneur Lomazzo.

FRANCESCA.

Lomazzo ne le trouvera pas mauvais, j'en suis sûre, car il sait, bonne mère, que tu es trop âgée pour travailler toi-même, et que c'est à moi à te remplacer jusqu'au moment où, grâce à lui, ni toi ni moi nous n'aurons plus rien à faire qu'à le rendre bien heureux. . . Mais, voyez-donc un peu si ce lourdaud de Marinelli en finira? Ces garçons de ferme sont d'une lenteur! . . .  
(*On entend un coup de fusil.*)

MARGARITA.

Oh ciel! qu'est-ce que j'entends?

FRANCESCA.

Ce bruit! . . .

MARGARITA.

Là, de ce côté. . .

FRANCESCA.

Oui. . . ce ne peut-être loin d'ici. . . O mon Dieu! quel tumulte! . . . Tenez, voyez, ma mère, voyez donc. . . (*Elle l'entraîne vers la grille. On voit plusieurs villageois courir en désordre du côté du bruit.*) Tout le hameau est sur pied. . . on court, on se presse. . . Qui nous apprendra! . . . Ah! . . . voici quelqu'un qui se dirige de ce côté.

MARGARITA.

Un soldat aux gardes de son altesse?... on dirait de notre ami Louchali.

FRANCESCA.

En effet... Eh mais! je ne me trompe pas, c'est lui-même, c'est Louchali.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUCHALI.

MARGARITA.

Eh! arrivez-donc...

FRANCESCA.

Ei! que c'est vilain, de rester trois grands jours sans mettre le pied à la ferme!... Vous savez pourtant qu'on vous aime, qu'on vous désire, et qu'on n'est content qu'à demi quand vous n'êtes pas là.

LOUCHALI.

Ma bonne petite Francesca, allons, tiens, ne me regarde pas tant, et embrasse-moi.

FRANCESCA.

Oh! bien volontiers!

LOUCHALI.

Et vous, mère Margarita, comment ça va-t-il ce matin?

MARGARITA.

Comme toujours... je ne suis pas chétive, moi, et Dieu merci, j'ai bon pied, bon œil.... Mais dites-nous donc un peu, vous, qui étiez dehors tout-à-l'heure, qu'est-ce qu'il y a donc eu? qu'est-ce qui s'est passé?

FRANCESCA.

Ces cris... ce coup de feu?...

LOUCHALI, *froidement*..

Un jeune seigneur qui se trouvait là et qui a été blessé au bras, à ce qu'on prétend.

MARGARITA.

Un meurtre!... un guet-à-pens!... Et l'assassin?

LOUCHALI.

L'assassin!... Qui vous a dit qu'il y eut un assassin?

MARGARITA.

Dam!... du moment que...

LOUCHALI.

Un assassin!... et pourquoi pas un ennemi?... Certes, le chevalier Alberti, le neveu du marquis de Segnano, premier

ministre du prince Frédéric de Parme, a fait plus d'une fois ce qu'il fallait pour s'attirer la haine d'un honnête homme, et celui-là, s'il l'attaquait en face et le blessait, ne serait pas un assassin, entendez-vous, Margarita?

MARGARITA.

O mon Dieu! comme vous prenez feu... est-ce que je pouvais deviner que?...

LOUCHALI.

Que... quoi?...

MARGARITA.

Eh pardine! que l'assassin... c'est-à-dire, le... enfin, celui qui a fait le coup, ou qui l'a tiré.

LOUCHALI.

Ah! brisons là-dessus... que nous importe le chevalier Alberti!

FRANCESCA.

Alberti!... (*A Margarita.*) Ma mère, l'un des deux jeunes seigneurs qui en passant devant notre ferme, ont demandé hier à s'y arrêter quelques instans... ne se nommait-il pas également Alberti?

MARGARITA.

Je crois que oui, c'est ainsi que son compagnon l'appelait.

LOUCHALI.

Ah ah! hier il est venu ici deux jeunes seigneurs? (*A part.*) On ne m'avait pas trompé.

MARGARITA.

Oh! bien gentils! bien aimables!

LOUCHALI.

En vérité?

MARGARITA.

L'un des deux seigneurs surtout, le camarade de celui dont nous parlions... il a causé tout le tems avec Francesca... N'est-ce pas, Francesca, qu'il est aimable?

FRANCESCA.

Mais... maman...

MARGARITA.

Au reste, il nous a promis de s'arrêter ici toutes les fois qu'il irait à sa maison de campagne, qui est, dit-il, dans les environs.

LOUCHALI.

Assez. (*A lui-même en se promenant avec agitation.*) Pauvre jeune fille! dans quel piège on l'entraînait... (*Haut.*) Margarita, vous êtes une folle!

MARGARITA.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

LOUCHALI.

Et toi, toi, Francesca, si pure, si vertueuse, tu as pu écouter des propos flatteurs... des paroles mensongères... Ah ! vous êtes bien imprudentes !

FRANCESCA.

Dis donc, maman, c'est qu'il est en colère tout de bon... si je lui avouais la vérité entière... si je lui montrais cette bague que j'ai là au doigt, et que...

MARGARITA.

Miséricorde ! y penses-tu ? dans un pareil moment ? non, non, plus tard.

FRANCESCA, *s'approchant de Louchali, qui est resté debout les bras croisés sur la poitrine, et qui donne les signes de la plus violente agitation.*

Louchali ! mon bon Louchali ! vous êtes fâché contre moi ? vous ne m'aimez plus ?

LOUCHALI.

Ne plus t'aimer, Francesca ! oh ! tant que mon ame ne sera pas sortie de mon corps, elle t'appartiendra... ne plus t'aimer, toi... toi, que j'ai vue grandir sous mes yeux.

MARGARITA.

Je crois bien que vous l'aimez... après tout ce que vous avez fait pour elle.

LOUCHALI.

Eh bien ! quoi donc ?

MARGARITA.

Un trait superbe ! comment, il y a quinze ans, quand vous êtes entré ici un soir portant cette grande fille, qui n'était qu'un joli petit enfant, derrière votre dos.

LOUCHALI.

Encore !

FRANCESCA.

Et vous ne voulez pas que je vous nomme mon père.

LOUCHALI, *avec chaleur.*

Ton père ! tiens ne parlons pas de ça.

MARGARITA.

Faire une bonne action, et s'en défendre comme d'un crime !

LOUCHALI.

Est-il donc nécessaire de publier hautement les malheurs de Francesca. Je vous le répète, je désire, je veux que ce secret, resté jusqu'ici entre nous, n'aille jamais plus loin, et que tout le monde ignore....

MARGARITA.

Quoi ! tout le monde ! même le futur de Francesca ? Le seigneur Lomazzo ?

LOUCHALI.

Lomazzo avant tout... il est mon capitaine, son rang le place au-dessus de moi, et je ne veux pas avoir l'air de me cramponner à l'habit de noce de sa fiancée pour m'élever jusqu'à lui... A propos... les choses où en sont-elles ?

MARGARITA.

Aujourd'hui même, le capitaine nous a promis de conclure.

FRANCESCA.

Oui, aujourd'hui... mais, je tremble !

LOUCHALI.

Oh ! rassure-toi... dès qu'il a promis, il tiendra sa promesse... c'est un brave et loyal officier, un de ces hommes à la parole franche, et qui n'ont qu'un langage et qu'une pensée... Va, tu seras heureuse avec lui.

FRANCESCA.

Jusqu'à présent je le croyais, et maintenant...

LOUCHALI.

Eh bien ! maintenant ?

FRANCESCA.

Mon ami, si ce que vous disiez se réalise, comment mon bonheur sera-t-il complet ? vous avez parlé de rang, de distance... je ne pourrai donc plus vous voir, vous aimer ?

LOUCHALI.

M'aimer ! oh ! si fait, toujours... me voir... le dimanche seulement... de loin... à la parade, quand je défilerais avec les autres.

MARINELLI, *entrant.*

Le cheval est à la carriole, et quand mamzelle Francesca voudra...

FRANCESCA.

J'oubliais.

LOUCHALI.

Où vas-tu ?

FRANCESCA.

A la ville.

LOUCHALI.

Tu n'iras pas.

MARGARITA.

Et pourquoi ?

LOUCHALI.

Pourquoi! pourquoi! vous le saurez plus tard. (*A Marinelli.*)  
Eh! grand flandriu?

MARINELLI.

Plaît-il?

LOUCHALI.

Monte toi-même dans la carriole, et va à la ville, si c'est nécessaire, allons! trotte. (*Marinelli sort... A Francesca.*) Toi, viens avec moi... rentrons... tu me tiendras compagnie à table... car la matinée s'avance, et avec la permission de la mère Margarita, il me semble que je mangerais bien un morceau.

FRANCESCA.

Venez, venez vite.

MARGARITA.

Vous trouverez là-dedans tout ce qu'il vous faut... je vous rejoins à l'instant.

LOUCHALI.

Au revoir donc, la maman. (*A Francesca, qui a passé son bras dans le sien.*) C'est ça, ma petite, mon bras... prends mon bras; tant qu'un bon coup de sabre ne l'aura pas abattu, je te réponds qu'il te servira d'appui et de soutien.

(*Ils entrent ensemble dans la ferme.*)

## SCÈNE IV.

MARGARITA, seule.

Quel digne homme! en voilà un qui fait honneur à son sexe... et ma Francesca! quel beau brin de fille! comme ça sera gentil dans des salons tout d'or, avec des falbalas en bas de sa robe; car, il n'y a pas à dire, ça sera une grande dame que la femme du capitaine Lomazzo... Eh mais! à propos de grande dame, qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas!... oh, oh! bonne tenue; et par-dérrière, deux messieurs en livrée et brodés sur les coutures... elle vient ici... elle s'arrête.

## SCÈNE V.

MARGARITA, MATHILDE, suivie de deux laquais.

MARGARITA, allant avec empressement au-devant de Mathilde.

Entrez, madame, donnez-vous donc la peine d'entrer... je vous en prie... Si madame désire quelque chose.

MATHILDE.

Vous êtes la fermière?

MARGARITA.

Oui, madame, la mère Margarita, fermière, au service de madame. (*Nouvelle révérence, se tournant vers les laquais qui suivent la comtesse.*) Votre servante, messieurs... donnez-vous la peine d'entrer.

MATHILDE, à part.

Ce doit être ici... quelle simplicité!

(*Elle s'approche d'une borne de pierre, et s'assied.*)

MARGARITA.

Elle s'assied! oh! quel honneur pour la ferme!... Que pourrai-je offrir à madame? des fruits? du laitage? des fleurs?

MATHILDE.

Merci, je n'ai besoin de rien, si ce n'est de me reposer ici quelques instans... vous permettez?

MARGARITA.

Comment donc! madame, toute la journée si ça peut vous faire plaisir, et demain encore, et après demain, et toujours.  
(*Triple salve de révérences.*)

MATHILDE.

A merveille! (*A ses gens.*) La voiture que j'ai laissée au bas de la côte ne doit plus être très-loin... Donnez ordre qu'elle m'attende à quelques pas d'ici... Allez. (*Les laquais sortent.*)

MARGARITA.

Allez!... comme ça raisonne ce mot...

MATHILDE.

Dites-moi, bonne femme, la Villa Formosa n'est-elle pas près d'ici?

MARGARITA.

La maison de plaisance de son altesse le grand-duc? à un quart de lieue tout au plus... Tenez... vous voyez de la grille le chemin qui y conduit.

MATHILDE.

Vous le connaissez le grand duc?

MARGARITA.

Oh mon Dieu, non!... Ça vous paraît drôle, n'est-ce pas, madame, moi qui suis sur le chemin? Mais, que voulez-vous, quand il passe, c'est toujours dans un carrosse fermé, avec un nuage de poussière, et des chevaux qui vont vite comme le vent...

MATHILDE.

Et les gens de la suite du prince ne s'arrêtent-ils jamais ici?

MARGARITA.

Oh! si fait, madame, quelquefois pour se rafraîchir... il y

en a même qui viennent exprès pour ça... Et, tenez, hier, par exemple, le prince n'était pas dans les environs, et il nous est arrivé de Parme la visite de deux jeunes seigneurs de la cour.

MATHILDE.

L'un ne se nommait-il pas Alberti?

MARGARITA.

Tout juste, Alberti, un jeune homme bien comme il faut, et l'autre aussi.

MATHILDE.

Un grand... brun, n'est-ce pas? Physionomie vive et animée?...

MARGARITA.

Comment! madame sait-elle?

MATHILDE.

Ne suis-je pas aussi de la cour, moi? Hier soir, au cercle de son altesse, il fut question de plaisirs, de fêtes, de parties de campagne, et ces messieurs se hâtèrent de nous faire confidence de leur promenade du matin... ils ont parlé de l'heureuse situation de la ferme... de l'affabilité de la fermière... et surtout des grâces naïves d'une jeune fille.... la vôtre, je crois?...

MARGARITA.

Oui, oui, madame, mon enfant chéri! ma Francesca!... Ah dam! c'est qu'il n'y en a pas beaucoup comme ça.... voyez-vous? (*Apercevant Francesca qui sort de la ferme.*) Eh! tenez, jugez-en vous-même.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANCESCA.

FRANCESCA, *à la cantonade.*

Oui, oui, une minute... rien qu'une minute, et je reviens.

MATHILDE, *à part.*

Qu'elle est jolie!

FRANCESCA, *courant à Margarita sans voir Mathilde.*

Maman! maman!

MARGARITA.

Chut! (*Lui montrant la Comtesse.*) La révérence, ma fille, la révérence!

FRANCESCA, *après avoir salué.*

Quelle est donc cette dame?

MARGARITA.

Chut! salue de rechef.

FRANCESCA.

Mais, maman!...

MATHILDE.

Approchez, mademoiselle, ma présence n'a rien qui doive vous intimider... Au moment où vous êtes entrée, je parlais de vous... je répétais les louanges dont vous êtes l'objet... et je suis heureuse de voir qu'on n'a fait que vous rendre justice. (*A part.*) Allons, allons, elle est plus dangereuse que je ne pensais.

MARGARITA.

Heim! est-elle aimable?

MATHILDE.

Mais venez donc... je vous le répète... là... plus près de moi... venez, de grâce. (*Elle lui prend la main pour l'attirer vers elle; apercevant l'anneau qu'elle porte au doigt.*) Ciel! cette bague! plus de doute.

FRANCESCA.

Qu'avez-vous donc, madame?

MATHILDE.

Rien... une chose vraiment bizarre... cet anneau...

MARGARITA.

Eh bien?

FRANCESCA.

Cet anneau?...

MATHILDE.

Est sur un modèle que je croyais tout-à-fait neuf... inconnu... de mon imagination enfin... ce modèle, qu'à mon grand étonnement je trouve réalisé ici, à peu de chose près... fut confié par moi, ces jours derniers, au bijoutier de la cour... Il est encore incertain sur la manière de satisfaire à mes indications, et certes, son travail ne vaudra jamais celui-ci... Où pourrai-je m'en procurer un pareil?

MARGARITA.

Oh! quant à ça, madame, je ne vous dirai pas... attendu que ce n'est pas nous qui l'avons acheté... Vous sentez bien que c'est trop riche, et que des gens comme nous...

MATHILDE.

Ah! c'est un cadeau?

MARGARITA.

De l'un des jeunes seigneurs dont nous parlions tout-à-l'heure.

MATHILDE.

D'Alberti?

MARGARITA.

Non, de l'autre! Vous savez bien, vous qui les connaissez?

*La Jolie Fille de Parme.*

MATHILDE, *à part.*

Quelle perfidie !

FRANCESCA.

D'abord, je ne voulais pas l'accepter ; mais il a si bien fait, que j'y ai été forcée... avec la permission de maman.

MARGARITA.

Le moyen de refuser et de faire une grossièreté à ces messieurs... ils sont si aimables, toutes les fois qu'ils viennent à la ferme.

MATHILDE.

Ce n'était donc pas hier, seulement?...

MARGARITA.

Oh, ben oui ! il y avait déjà plus de dix fois...

MATHILDE, *à part.*

Et je l'ignorais!... (*Haut.*) Pour en revenir à cet anneau, dont je tiens à avoir le pareil, si mon bijoutier pouvait en prendre le modèle?...

FRANCESCA.

Il est à votre disposition, madame.

MATHILDE.

Vous seriez vraiment assez bonne pour me le confier, et recevoir en échange celui-ci? (*Elle lui donne une bague.*)

FRANCESCA.

Ah ! maman, vois donc celui-ci, il a un djamant, c'est bien plus beau !

MATHILDE.

J'espère que vous le garderez comme un souvenir... Quant à celui-ci, il me fournira l'occasion de vous revoir... je vous le rapporterai moi-même.

MARGARITA.

Merci bien, madame.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARINELLI, PAYSANS ET PAYSANNES *en moissonneurs.*

MATHILDE.

Quel est ce bruit ?

MARGARITA.

Excusez, madame, ce sont les moissonneurs qui viennent prendre leur premier repas... A la campagne... vous savez...

MATHILDE.

Mais c'est très-bien. (*Tout le monde entre et salue Mathilde.*)

MARGARITA.

Allons, dépêchons !... Marinelli, apporte ce qu'il faut pour le déjeuner, madame leur permet de manger.

FRANCESCA, à part.

Lomazzo ne vient pas.

LOUCHALI, paraissant à la porte de la ferme, et apercevant Mathilde.

Que vois-je? elle ici? Oh! qu'elle ne m'aperçoive pas!...  
( Il rentre. )

MATHILDE, aux moissonneurs qui la regardent avec timidité.

Eh quoi! mes enfans, ma présence vous gêne-t-elle? Vous osez à peine parler entre vous; si je savais que je dusse vous en imposer, à l'instant je me retirerais.

MARGARITA.

Par exemple! ça leur fait trop d'honneur de vous voir.... mais c'est que...

MATHILDE.

Je prétends ne contraindre en rien leurs plaisirs... Ce n'est pas la première fois que j'assiste à la fête des moissons, et j'en connais les usages... la ronde du matin a lieu avant le repas.

MARGARITA.

C'est vrai, madame; mais ils n'osent guère...

MATHILDE.

Je le veux... ils vont la danser; et, pour les encourager, c'est moi qui vais la chanter.

TOUS.

Vous, madame?

MATHILDE.

Moi-même, quoique dame de la cour, je n'ai pas perdu le souvenir du village.

MARGARITA.

Ah Dieu! dire qu'elle va chanter elle-même!

MATHILDE.

AIR de Doche.

Bons villageois, point de souci!  
Pour vous, dès que le jour commence,  
Commence le travail aussi;  
Mais bientôt le travail a fui,  
A son tour le plaisir s'avance;  
Alors, la joyeuse chanson,  
Et la gaité qui partout brille,  
Et la danse sur le gazon,  
Aux accens d'une jeune fille.

Ah ! vive le village !  
Un beau ciel sans nuage ,  
Séjour enchanté ,  
Bonheur et liberté !  
Oui , le bonheur est au village .

*ENCORE , pendant lequel les villageois forment des danses .*

Ah ! vive le village !  
Un beau ciel sans nuage , etc .

2<sup>e</sup> COUPLÉT .

Le monde est loin , et son fracas  
N'arrive pas à notre oreille .  
Que vous importe ses combats ?  
Chaque jour nouveau bruit là-bas ,  
Ici le repos de la veille .  
Point de maître dont le courroux  
Fasse trembler qui l'environne ;  
Si vous fléchissez les genoux ,  
Ce n'est que devant la madone .

Ah ! vive le village , etc .

*( Bruit au dehors . )*

MARGARITA .

Le galop d'un cheval . . . v'là ton futur .

FRANCESCA .

Oui , c'est bien lui !

MATHILDE .

Lomazzo ! . . . le capitaine des gardes de son altesse ?

FRANCESCA , *courant au-devant de Lomazzo qui entre .*

Le voilà , le voilà !

## SCÈNE VIII .

LES MÊMES , LOMAZZO .

*( Pendant cette scène , les moissonneurs déjeûnent dans le fond . )*

LOMAZZO .

Francesca ! ma chère Francesca ! et vous , bonne Margarita .  
*( Apercevant la comtesse . )* Que vois-je ?

MATHILDE , *bas au capitaine .*

Silence , capitaine , ne dites pas qui je suis .

LOMAZZO .

Ce mystère . . .

MATHILDE .

N'a rien qui puisse vous inquiéter . . . Je me rendais incognito à la Villa-Formosa , lorsque je me suis vue obligée de m'arrêter dans cette ferme . . . heureuse d'une telle rencontre , puisqu'elle me procure l'avantage d'être la première à vous féliciter sur l'objet de votre mystérieuse passion .

FRANCESCA.

Comment! monsieur, vous n'aviez pas dit à tout le monde que vous m'aimiez.

LOMAZZO.

A quoi bon confier mon bonheur et mes espérances à cette foule d'indifférens qui ont à peine un cœur pour sentir leurs propres joies, leurs propres douleurs; tu ne le connais pas, toi, Francesca, ce monde à part, qu'on nomme la cour.

FRANCESCA.

Oh! si fait, je me figure ce que ça doit être.

MARGARITA.

Et moi donc... quand je vais à Parme, je m'arrête toujours devant le palais du grand-duc... je regarde les factionnaires, et ça m'exalte.

FRANCESCA.

Qu'ils doivent être heureux ces riches seigneurs! ces grandes dames!

MATHILDE.

Eh! quelquefois!...

FRANCESCA, à *Lomazzo*.

Quand je serai votre femme, vous m'y conduirez, n'est-ce pas?... souvent... bien souvent!...

MATHILDE, à *part*.

A la cour!... elle!... ah! je saurai bien l'empêcher!...

LOMAZZO.

Pauvre jeune fille! tu ne sais pas ce que tu désires.

FRANCESCA.

C'est égal, monsieur, je n'ai pas peur, et j'irai... A propos, et le consentement du grand-duc que vous deviez rapporter ce matin.

MATHILDE, à *Lomazzo*.

Vous n'avez pas encore fait part de ce mariage au prince?

LOMAZZO.

La crainte de rencontrer en lui des obstacles...

MATHILDE.

Je m'en charge... Ce consentement, vous l'aurez avant ce soir.

LOMAZZO.

Avant ce soir!

MATHILDE.

Oui, je vous le promets.

FRANCESCA.

Ah! madame, que d'obligations!

MARGARITA.

Bon, voilà qui est bâclé.

LOMAZZO.

En vérité, madame, vous me rendez confus. . . . Tant de honte! . . . . Qu'ai-je donc fait pour la mériter, et comment m'acquitter envers vous?

MATHILDE.

En continuant d'être mon ami, comme par le passé. . . . et surtout en gardant à l'égard de toute la cour le plus profond secret sur notre rencontre à la ferme. . . Me le promettez-vous?

LOMAZZO.

Je vous le jure!

MATHILDE.

Adieu donc! . . . il est tard. . . il faut que je vous quitte. (*A Francesca.*) Adieu, ma belle enfant; dans peu vous serez la femme du capitaine. (*A Margarita.*) Adieu! je n'oublierai de long-tems la ferme de Margarita.

MARGARITA.

Trop honnête, madame, certainement qu'une dame aussi bonne, aussi délicate, aussi vertueuse. . .  
(*Elle accompagne la comtesse jusqu'à la grille en la poursuivant de protestations et de révérences. Tout le monde a remonté la scène avec elle. Pendant ce tems-là Francesca s'est approchée de Lomazzo, sur le bras de qui elle se laisse aller doucement. Lomazzo la contemple avec amour. — Moment de silence.*)

## SCÈNE IX.

LOMAZZO, FRANCESCA, sur le devant de la scène, MARGARITA, MARINELLI, PAYSANS, PAYSANNES, hors la grille.

LOMAZZO.

Si tu savais combien je t'aime, Francesca?

FRANCESCA.

Oh! oui, n'est-ce pas, vous m'aimez? vous m'aimerez toujours. . . Quant à moi, il ne se passe pas un jour, une heure, une minute, qui ne soit à vous, à vous, qui m'êtes plus cher que la vie, à vous, à qui je devrai tout. . . fortune. . . bonheur. . . avenir.

LOMAZZO.

Que je serai fier de te conduire à l'autel. . . que ta parure nuptiale t'ira bien! . . que tu seras jolie! . . Et ces diamans que je t'ai envoyés?

FRANCESCA.

Ces diamans? ie ne les aime plus du tout.

LOMAZZO.

Tu étais si joyeuse , hier , en les recevant.

FRANCESCA.

Eh bien ! oui , hier , mais cette nuit . . . . .

LOMAZZO.

Cette nuit ?

FRANCESCA.

J'ai rêvé que je portais ces diamans , et que tout-à-coup chaque pierre se changeait en perle . . . Les perles , Lomazzo , signifient des larmes.

LOMAZZO.

Ah ! Francesca , quelle idée !

( *Tout le monde redescend la scène .* )

MARGARITA , *aux moissonneurs.*

Ah ça ! mes enfans , il me semble qu'il se fait tard , et puisque vous avez mangé et dansé.

MARINELLI.

C'est juste . . . à l'ouvrage.

TOUS.

Au revoir , mamzelle Francesca ; au revoir , monsieur le capitaine.

LOMAZZO ET FRANCESCA.

Au revoir , mes amis.

( *Ils vont pour sortir , des soldats se présentent à la grille .* )

L'OFFICIER.

On ne passe pas.

TOUS.

Des soldats !

FRANCESCA.

O mon Dieu !

LOMAZZO.

En effet , que signifie ? ( *A l'officier .* ) Que voulez-vous ?

L'OFFICIER , *lui présentant un papier.*

Lisez , capitaine.

FRANCESCA ET MARGARITA , *avec agitation.*

Lisez vite !

LOMAZZO , *lisant.*

« Ordre d'arrêter et de conduire à Parme , sous bonne escorte , le nommé Louchali , soldat aux gardes de son altesse , accusé de tentative d'assassinat sur la personne du chevalier » Alberti . »

( 24 )

TOUS.

Louchali!

MARGARITA.

Vous n'entrerez pas.

TOUS.

Non... non...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUCHALI.

LOUCHALI.

Qui demande Louchali ?

FRANCESCA.

Malheureux !

MARGARITA.

Ils viennent vous arrêter.

LOUCHALI, *remettant son sabre.*

Me voilà.

LOMAZZO.

Ce calme... ce sang-froid...

LOUCHALI.

Mon capitaine, nous avons été ensemble au feu !... m'avez-vous jamais vu trembler ? Adieu, Francesca, et vous aussi bonne mère... Allons de la force, du courage, que diable ! je ne suis pas encore mort. (*Aux soldats.*) Partons...

FRANCESCA.

Louchali ! Louchali !

LOUCHALI.

Veillez sur elle, mon capitaine. (*Bas à Margarita.*) Surtout ne parlez de rien. (*Aux soldats.*) En route... (*Ils sort avec les soldats ; les villageois les menacent de loin. Francesca, retenue par Margarita, Lomazzo et les villageoises, tombe à genoux ; Louchali jette un dernier regard sur elle du haut de la colline. Le rideau tombe.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

---

ACTE PREMIER.

2<sup>e</sup> TABLEAU.

---

*A Parme, une salle du palais ; au fond, une galerie ; à droite, l'entrée des appartemens du prince.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

SEGUANO, UN HUISSIER, GARDES, DOMESTIQUES.

SEGUANO, à l'huissier.

Faites entrer.

L'HUISSIER, allant au fond et ouvrant les portes de la galerie.

Le lever de son altesse. (*Une foule de courtisans se répandent en scène, et se dirigent vers les appartemens du grand-duc.*)

SEGUANO, les suivant des yeux.

Je ne vois pas encore Alberti. (*Alberti parait.*) Ah ! le voici. (*L'arrêtant au passage.*) J'aurais à vous parler.

ALBERTI.

A moi, mon oncle ?

SEGUANO.

Oui, dès que nous serons seuls. (*Moment de silence ; peu à peu la foule s'écoule ; Segnano et Alberti restent seuls.*)

SCÈNE II.

SEGUANO, ALBERTI.

SEGUANO.

Savez-vous qu'avec votre imprudence vous avez failli tout perdre ce matin ; porter dans une entreprise aussi importante la légèreté, l'irréflexion qui vous caractérisent, et dont il semble que vous ne puissiez vous défaire un seul instant, tenter d'enlever une jeune fille en plein jour.

ALBERTI.

Je l'ai fait exprès... oh ! mon plan était bien arrêté, et sans ce diable de Louchali, sorti de je ne sais où, venu là comme à point nommé pour se jeter à la traverse... c'en était fait de la charmante villageoise ; toutes mes mesures étaient prises, déjà je m'applaudissais de mon triomphe, et me glissais sans bruit le long d'une muraille afin de n'être pas vu d'abord et de la suivre,

lorsque soudain Louchali vient à moi : Que faites-vous là?... que voulez-vous? me crie-t-il brusquement; allons! allons! qu'on déguerpisse... ou bien... A cette menace la colère me transporte, je tire l'épée et m'élançe sur l'audacieux soldat, mais lui prompt à se défendre...

SEGUANO.

Et si ce soldat parlait?

ALBERTI.

Que dirait-il? que j'étais auprès de la ferme... C'est vrai... je l'avoue... j'en conviens hautement... est-il donc une loi qui empêche de se promener à la campagne de grand matin... de prendre l'air... Quant à nos projets, n'ayant reçu aucune exécution, personne ne les connaît hors nous deux... et je crois que nous sommes sûrs de nous; au reste, pourquoi trembler, dans l'intérêt de qui agissons-nous? dans l'intérêt du prince; or, s'il nous arrivait quelque chose, le prince...

SEGUANO.

Chut! que Francesca prenne la place de l'orgueilleuse Mathilde et devienne la maîtresse de son altesse... Son altesse nous saura gré de tout ce que nous aurons fait... mais jusque-là...

ALBERTI.

Ah! soyez tranquille, mon oncle; nous y arriverons.

SEGUANO.

La précipitation est toujours funeste, Alberti, la patience fait mieux réussir, c'est ma méthode... voilà quatre ans que je travaille à renverser la favorite.

ALBERTI.

Cela ne prouve pas en faveur de la méthode... Tenez, mon oncle, malgré toute l'adresse de vos menées, je me suis surpris plus d'une fois doutant du succès... la comtesse est si jolie, si séduisante!

SEGUANO.

O mon Dieu! quel enthousiasme... une pareille admiration dans votre bouche, à vous, son ennemi!

ALBERTI.

Oui, je suis son ennemi, et contre elle je me ligue avec vous de cœur et de volonté, mais je ne rends pas moins justice à ses charmes... Ah! mon oncle, la comtesse est charmante!

SEGUANO.

Et qu'aurais-tu dit si tu l'avais vue quand elle parut à la cour pour la première fois?... Maudit soit ce jour; maudit soit le fatal aveuglement qui me rendit l'instrument de sa fortune à venir.

ALBERTI.

Eh quoi ! mon oncle, c'est vous ?

SEGUANO.

Oui, c'est moi, moi seul qui fis l'élevation de cette femme, maintenant si fière et si jalouse d'une autorité que j'exerçais sans partage avant elle, et que maintenant je suis forcé de lui disputer sans cesse. . . . Comme Francesca, Mathilde n'était qu'une humble villageoise des environs d'Arezzo. . . Elle vint à Parme, le hasard l'offrit à ma vue, et dès-lors ma résolution fut prise. . . Le prince Frédéric, à peine sorti de l'enfance, vif, ardent, n'ambitionnant que la gloire, se livrait avec enthousiasme aux affaires de son duché. . . . ma puissance était presque nulle. . . je voulus la consolider. . . . Frédéric rêvait guerre et combats, je lui montrai Mathilde, il l'aima, et cette passion qui était mon ouvrage, que j'excitais tout bas et que tout haut je blâmais ne fit que s'accroître par des obstacles habilement combinés. . . Ce fut bientôt un délire. . . J'abandonnai le duc à Mathilde, et le duché me resta. . . Mais voici qu'oublieuse du passé elle tourne mes bienfaits contre moi. . . Ah ! pardieu ! madame la comtesse, vous vous en repentirez ! . . .

ALBERTI.

Chut ! on vient.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC, LOMAZZO, SUITE DU DUC, UN  
HUISSIER, PAGES.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le Grand-Duc

LE DUC.

Oui, messieurs, c'est avec peine que je vois ma bonne et brillante noblesse végétant sans gloire et laissant rouiller son épée. . . Une guerre, messieurs, une guerre, c'est ce que je demande chaque jour à mes ministres. . . N'est-ce pas, marquis de Segnano ?

SEGUANO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, Dieu nous prête vie et les choses iront autrement.

SEGUANO, *bas à Alberti.*

Vous l'entendez, voilà le triste fruit des conseils de la favorite.

ALBERTI.

Silence ! on nous regarde.

LE DUC.

Ah ! ah ! chevalier Alberti , je suis bien aise de vous voir... J'ai su votre aventure... Encore une folie... quelque course nocturne... quelque bonne fortune qui n'en a pas été une pour vous.

ALBERTI.

Je pense comme votre altesse, la guerre... et ne pouvant trouver de champ de bataille, je cherche des périls plus obscurs.

LE DUC.

Et plus doux... Quel moment plein de charme que celui où l'on sent son cœur battre d'amour pour l'objet aimé, et de crainte pour le danger qu'on affronte !... Il y a dans ce danger un charme, un bonheur qui éivre... et...

ALBERTI, *bas au prince.*

Monseigneur !...

LE DUC.

Ah diable ! c'est vrai, n'oublions pas que je suis un duc, un prince, un personnage respectable... Et non plus comme dans nos mystérieuses promenades de ces jours derniers, un fou de gentilhomme battant la campagne et faisant la cour à une jolie fille... Francesca !... j'en suis fou, mou ami.

ALBERTI.

Et la comtesse ?

LE DUC.

Quelle différence !... D'un côté cette beauté mâle et fière qui subjugué l'imagination, de l'autre, ces grâces naïves et touchantes, qui vont à l'âme, la pénètrent, et ne lui laissent plus que la force d'aimer ; d'un côté un chef-d'œuvre de Raphaël, de l'autre un tableau du Guide.

ALBERTI.

Ainsi pour l'instant votre altesse préfère le tableau du Guide ?

LE DUC.

Ah ! si jamais mon espoir.... Mais non ce n'est là qu'une chimère à laquelle je dois renoncer... Que Francesca conserve sa candeur, son innocence et son obscurité, qu'elle vive heureuse, tandis que moi...

SEGUANO, *s'approchant.*

Son altesse me permettra-t-elle ?

LE DUC.

Ah ! plus tard, marquis... je ne me sens guère disposé à m'occuper d'affaires en ce moment, je ne suis pas gai.

SEGUANO.

Mais, monseigneur, pour s'occuper d'affaires, il n'est pas positivement nécessaire que...

LE DUC.

Pardonnez-moi... Oh! je n'ignore pas combien notre humeur influe sur notre conduite, même malgré nous, et j'estime trop mes sujets pour les exposer au contre-coup....  
( *Changeant de ton.* ) Lequel de vous, messieurs, a vu ce matin la comtesse?... Personne à ce qu'il paraît... Lomazzo, vous irez la saluer de ma part.

LOMAZZO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Allons, messieurs, à la chapelle... il est l'heure de nous rendre à la messe, ne faisons pas attendre l'archevêque.

SEGUANO, *bas à Alberti.*

Eh bien!

ALBERTI, *bas, désignant le Duc.*

Amoureux fou de Francesca.

SEGUANO.

A merveille.

( *Le Duc se retourne, Alberti et Seguano se taisent, et le Duc sort suivi de tout le monde.* )

## SCÈNE IV.

LOMAZZO, *seul.*

Me rendre auprès de la comtesse, a dit le Prince..... c'est inutile... Ce billet qu'un de ses pages m'a donné, m'ordonne de l'attendre ici... pendant qu'on sera à la chapelle..... Que peut-elle avoir à me dire?... Sans doute me parler de Francesca, m'expliquer l'intérêt qu'elle prend à cette jeune fille, car j'ignore le motif qui la porte à me servir..... à obtenir le consentement de son altesse..... Au reste, qu'elle agisse ou non, je suis déterminé à triompher de la sotte hésitation qui m'a retenu jusqu'à présent... Avouons tout aujourd'hui, au duc; oui, aujourd'hui... On vient... c'est elle, c'est la comtesse.

## SCÈNE V.

LOMAZZO, MATHILDE.

MATHILDE.

Ah! capitaine! qu'il me tardait de vous voir.

LOMAZZO.

Qu'avez-vous, madame?

MATHILDE.

Moi ! rien , je ... ( *A part.* ) Imprudente ! ne nous trahissons pas !

LOMAZZO.

Ce trouble , cette agitation ...

MATHILDE.

En effet , je suis inquiète ... tourmentée de ... de n'avoir pu remplir encore les promesses que je vous avais faites ... et puis la crainte d'être refusée en vous demandant un service.

LOMAZZO.

A moi , madame la comtesse ? ... Ne suis-je donc pas à vos ordres ?

MATHILDE.

Avant de m'expliquer , j'exige votre parole de gentilhomme que vous garderez le plus profond silence sur ce que je vais vous confier.

LOMAZZO.

Ma parole , je vous la donne.

MATHILDE.

Promettez-moi aussi de ne m'adresser aucune question sur les motifs et le but d'une démarche qui vous paraîtra peut-être singulière , mais à laquelle je suis résolue ... fermement résolue.

LOMAZZO.

Parlez , madame.

MATHILDE.

Il s'agit du soldat qui , m'a-t-on dit , doit être jugé aujourd'hui.

LOMAZZO.

Louchali !

MATHILDE.

Oui , Louchali ; il est , je crois , confié à votre surveillance.

LOMAZZO.

En effet.

MATHILDE.

Vous aviez pour lui de l'estime , de l'amitié , quand il servait sous vos ordres , et maintenant encore vous vous intéressez à sa destinée.

LOMAZZO.

Comme à celle d'un brave soldat que je ne puis croire coupable , et que je verrais à regret tomber sous les coups d'une sentence , après avoir tant de fois échappé à ceux de l'ennemi.

MATHILDE.

Eh bien ! Lomazzo , cet homme , il faut absolument que je le voie , ici , sur l'heure , ne fût-ce qu'un instant . . . il faut que je le voie .

LOMAZZO.

Y pensez-vous ! ici , ici , madame ?

MATHILDE.

Vous refusez ?

LOMAZZO.

Non.

MATHILDE.

En ce cas , souvenez-vous de votre parole , et n'ajoutez pas un mot . . . Capitaine , je vous attends .

LOMAZZO.

Je cours le chercher , madame , et l'introduire en ces lieux .

( *Il sort.* )

## SCÈNE VI.

MATHILDE , *seule.*

Je respire ! Je pourrai donc le voir avant ses juges , l'assurer qu'il aura sa grâce , ou que je trouverai pour lui des moyens d'évasion . . . car si je ne le savais , il parlerait peut-être . . . il parlerait . . . le prince ne me pardonnerait jamais . . . Oh ! cette idée seule met la rougeur sur mon front et le dépit dans mon ame . . . Disgraciée ! . . . c'est peut-être le sort qui m'attend ; mais chassée , insultée par cette foule de courtisans que je méprise , et qui auraient le droit de me mépriser aussi ; je ne puis , je ne dois pas le supporter . . . Et puis Louchali , s'il attend la mort , n'a-t-il pas un secret à me révéler ! Ce secret que jusqu'ici mes prières n'ont pu lui arracher , il me le dira maintenant ; et n'est-ce pas une partie de mon existence que je lui demande ? . . . On approche . . . Lomazzo a tenu sa promesse . . . Remettons-nous , et qu'il ne puisse rien soupçonner .

## SCÈNE VII.

LOMAZZO , LOUCHALI , *suivi de deux gardes* , MATHILDE.

LOMAZZO.

Entrez , mon brave .

LOUCHALI , *à part.*

La comtesse , que me veut-elle ?

MATHILDE , *à part.*

Sa voix , son regard , ah ! je tremble malgré moi . ( *Haut.* ) Ca-

pitaine, on pourrait nous surprendre... Seriez-vous assez bon pour vous placer dans cette galerie, et au premier bruit?...

LOMAZZO.

Soyez sans crainte. (*Il s'éloigne par la galerie, en faisant signe aux deux soldats qui conduisent Louchali de se tenir à l'écart.*)

MATHILDE, *d'un air ému.*

Louchali... j'ai appris le danger qui vous menace. Oh ! mais ne croyez pas que j'ajoute foi à l'accusation dont vous êtes l'objet.

LOUCHALI.

Vous avez tort. L'accusation est juste et fondée..... je suis coupable.

MATHILDE.

Comment ! .. il serait vrai ! ce coup de feu?...

LOUCHALI.

C'est moi qui l'ai tiré.

MATHILDE.

Sur Alberti ?

LOUCHALI.

Sur Alberti.

MATHILDE.

Et pourquoi ? et pour quelle raison ?

LOUCHALI.

Ah ! quant à ça ... je le garde pour moi. Après tout, je vous trouve bien hardie de m'interroger..... Je savais que la maîtresse du prince avait des privilèges, mais je ne savais pas qu'elle eût celui de faire partie d'un conseil de guerre... Mathilde, seriez-vous donc mon juge ?

MATHILDE.

Ah ! je vous en confère, calmez-vous et écoutez-moi. L'intérêt seul que je vous ai voué... Louchali, comptez sur mon crédit, sur ma protection.

LOUCHALI.

Votre crédit, votre protection ! voilà, certes, de grands mots ; des mots bien sonores, et avec lesquels vous avez sans doute l'habitude d'étonner et d'étourdir ceux qui encomrent ce palais. Quant à moi, comtesse Mathilde, je croyais vous avoir déjà prouvé tout mon dédain pour ce que vous appelez votre protection. Vingt fois ne m'avez-vous pas offert de l'or, un avancement rapide ? Que vous répondais-je ! je n'en veux pas, et nous gardions tous les deux, vous, votre faveur, moi, mon mépris pour elle.

MATHILDE.

Votre mépris?...

LOUCHALI.

Oh ! vous essayeriez inutilement de m'en imposer, à moi. Je ne suis pas de ces flatteurs sans cesse à genoux devant l'idole du prince, et se croyant à couvert de la bassesse parce qu'ils ont un manteau doré sur les épaules. Ceux-là, qu'ils fléchissent les genoux et la voix ; moi, telle n'est pas ma volonté, et je vous connais trop pour vous estimer.

MATHILDE.

Encore ! c'en est trop... Une juste indignation remplace en moi la bienveillance ; dès ce moment, je retire la main que je vous tendais..... je vous abandonne..... Sortez, sortez de ma présence.

LOUCHALI.

Vous me faites pitié.

MATHILDE.

Malheureux !

LOUCHALI.

Allons, allons, pas de cris, pas d'exaspération. J'ai repoussé jusqu'à ce jour vos bienfaits, parce que ça m'a plu. Aujourd'hui, il me plaît d'en agir différemment. J'ai besoin de votre crédit, et j'en use..... Il me faut ma grâce. Je l'attends de vous...

MATHILDE.

Votre grâce !

LOUCHALI.

Il me la faut, je la veux..... Ce n'est pas l'arrêt du tribunal qui m'occupe ; soldat, je crains peu la mort..... mais cette mort si soudaine m'arracherait violemment à mes plus chères affections. Vous le savez, je ne suis pas seul, isolé dans le monde, et il n'est pas encore tems que j'en sorte.

MATHILDE.

Ah ! que me rappelez-vous?... Un mot, rien qu'un mot, pour prix de mon zèle à vous servir... ce secret impénétrable auquel est attaché le repos de ma vie, et dont vous êtes l'unique dépositaire.

LOUCHALI.

Ah ! je savais bien que vous en viendriez à vous humilier devant moi.

MATHILDE.

Eh bien ! oui, l'humiliation, l'abaissement, qu'importe?... Plus d'anour-propre outragé, plus de dignité. Vos paroles si dures, si offensantes..... je les oublie... je ne veux plus m'en souvenir... Ah ! parlez, parlez donc !

LOUCHALI.

Non, madame, ce secret est mon bien. . . . Jamais il n'échappera de mon cœur. . . j'en ai fait le serment.

MATHILDE.

Alors n'attendez rien de moi.

LOUCHALI.

Oui... Eh bien! comtesse Mathilde, si demain je n'ai pas ma grâce, demain tu seras honteusement chassée de ce palais... Songes-y bien, je puis te perdre. . . . As-tu donc oublié le chemin d'Arezzo?

MATHILDE.

Le chemin d'Arezzo! . . . Louchali, je ne fus point coupable, je l'atteste devant Dieu! Ecoute-moi... je t'en conjure... écoute-moi.

LOUCHALI.

Non...

LOMAZZO, *rentrant vivement.*

On sort de la chapelle!

MATHILDE.

Allez! allez vite!

LOMAZZO, *annonçant.*

Le Prince...

LOUCHALI.

- Adieu, madame la comtesse. . . pensez à moi.

MATHILDE.

Que faire? que devenir? Ah! ne le quittons pas que je n'aie détourné la terrible menace qu'il vient de me faire. (*Elle sort avec Louchali, que Lomazzo oient de remettre entre les mains des deux soldats. Le prince et la cour entrent du côté opposé.*)

## SCÈNE VIII.

LE DUC, ALBERTI, LOMAZZO, SEGUANO,  
SEIGNEURS.

LE DUC.

Dieu vous garde, messieurs! Quant à moi, je suis tellement pénétré du pieux devoir que nous venons de remplir, que je me sens je ne sais quelle disposition grave et sérieuse. (*A Segnano.*) Marquis, vous me parliez tantôt de travail, d'affaires? . . .

SEGUANO.

Si votre altesse le désire...

LE DUC.

Volontiers. . . ça me distraira.

ALBERTI, *à part.*

C'est un passe tems comme un autre.

LE DUC.

Mais pas d'appareils, je vous en prie, mon cher Seguano. Tout ce qu'il y a d'officiels m'effraie. Eh! tenez, par exemple, la vue seule de mon cabinet me fait mal. Nous travaillerons ici... dans cette galerie... si bon vous semble.

SEGUANO.

Je cours chercher les pièces qui doivent être soumises à la signature de votre altesse. (*Les conseillers sortent avec Seguano.*)

LOMAZZO, *à part.*

Le moment est favorable..... n'hésitons plus. (*Haut.*) Monseigneur, oserais-je vous demander quelques minutes d'audience?

LE DUC.

Une audience pour vous, Lomazzo? à quoi bon? Ne suis-je pas toujours disposé à vous entendre? Parlez... je vous écoute.

LOMAZZO.

Ce n'est qu'à votre altesse seule...

LE DUC.

A merveille! (*Élevant la voix.*) Alberti!

ALBERTI.

Monseigneur!

LE DUC.

Quel tems fait-il?

ALBERTI.

Le plus beau tems du monde.

LE DUC.

Ah diable! c'est dommage, une partie de chasse m'aurait mieux convenu, et à vous aussi, qu'un conseil de ministres. N'importe, j'ai donné parole à Seguano. Alberti, faites préparer la chasse: nous partirons après le conseil..... A tantôt, messieurs... à tantôt. (*Tout le monde s'éloigne. Alberti parle à un officier qui exécute ses ordres.*)

## SCÈNE IX.

LE DUC, LOMAZZO.

LE DUC.

Eh bien, mon cher Lomazzo, nous sommes seuls... tête-à-tête... Qu'avez-vous à me dire?

LOMAZZO.

Monseigneur, je...

LE DUC.

Vous hésitez! . . . Allons, allons . . . vous ai-je jamais traité de façon à vous faire douter de mon amitié? . . . Soyez donc plus confiant . . . ouvrez-moi votre cœur . . . De quoi s'agit-il?

LOMAZZO.

D'un mariage, monseigneur.

LE DUC.

Ah! nous y voilà. Est-ce que, par hasard, les bruits qui courent seraient fondés? Est-ce que l'union que vous méditez serait de nature à ne pouvoir être avouée? . . . On prétend que le mystérieux objet de votre choix, placé dans la classe la plus humble, n'a ni fortune, ni naissance, ni aucun des avantages qu'un homme de votre qualité a droit d'exiger de l'épouse qu'il se donne.

LOMAZZO.

Non, monseigneur, mais c'est un trésor de grâces et de vertus, ah! si vous aviez vu, si vous connaissiez ma Francesca.

LE DUC, *vivement*.

Francesca!

LOMAZZO.

A ce nom si simple! à ce nom de jeune fille, n'est point attaché celui d'une longue série d'aïeux, elle n'a ni blason, ni armoiries; mais elle a cette puissance magique qui séduit et entraîne. La voir, c'est l'aimer, l'aimer pour la vie, et je viens demander à votre altesse la permission de lui consacrer la mienne.

LE DUC.

Un instant, mon cher Lomazzo, un instant, n'allons pas si vite, vous ne m'avez encore parlé que de votre tendresse, et c'est à peine si le nom de la fiancée . . .

LOMAZZO.

Eh! que vous dirai-je de plus, monseigneur, son amour est tout pour moi, et le mien tout pour elle, c'est sa vie, son trésor, sa dot, la pauvre Francesca ne possède rien autre chose au monde. Orpheline recueillie et élevée par une paysanne des environs de Parme.

LE DUC, *avec agitation*.

Plus de doute, c'est elle, Francesca! oh! que viens-je d'apprendre.

LOMAZZO.

De grâce, monseigneur!

LE DUC.

La voilà donc cette beauté mystérieuse que vous cachez avec tant de soin (*A part*). Une pareille confidence, à moi, à moi qui l'adore!

LOMAZZO.

Ce mariage aurait-il le malheur de déplaire à votre altesse ?

LE DUC.

Eh ! monsieur ! (*A part.*) Francesca , sa femme ! c'est ce que nous verrons... Dieu ! la comtesse !

## SCÈNE X.

LES MÊMES , MATHILDE.

MATHILDE.

Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

LE DUC, *allant à elle avec une amabilité de commande.*

Eh ! arrivez donc, comtesse.

LOMAZZO.

Oui, venez, madame, venez m'aider à fléchir son altesse.

MATHILDE.

En vérité, Lomazzo, je ne sais si vous devez mettre votre confiance en moi, je suis dans mon jour de malheur.

LE DUC.

Qu'est-il arrivé ?

MATHILDE.

Rien, oh ! rien absolument... mais...

LOMAZZO.

Au nom du ciel, madame, prêtez-moi votre appui, parlez en ma faveur, vous me l'avez promis.

MATHILDE.

Et je tiendrai ma parole.

LE DUC.

J'en suis désolé, mais je ne saurais consentir à ce qu'un officier de ma maison, un homme de la qualité de Lomazzo, que j'estime, que j'aime, et pour qui je me plaisais à former d'autres projets, pousse jusqu'à ce point l'oubli des convenances.

MATHILDE.

Ainsi donc, Frédéric, il vous paraît inconvenant qu'on ait de l'amour pour une jeune fille sans nom et sans fortune ?

LE DUC.

Sans doute.

MATHILDE.

Vous n'avez pas toujours pensé de même, et je suis là pour l'attester.

LE DUC.

Vous, madame, c'est bien différent.

MATHILDE.

Différent ! ah ! oui, je comprends, ce qui est inconvenant pour un simple gentilhomme ne l'est pas pour un prince.

LOMAZZO.

Votre consentement, monseigneur, je vous en conjure ; ah ! si vous connaissiez Francesca !

LE DUC.

Eh ! je ne vous dis pas le contraire, un modèle de perfection... des yeux... une taille... un pied...

MATHILDE, *l'interrompant.*

Votre altesse la connaît donc ?

LE DUC, *embarrassé.*

Moi, du tout... ah ! par exemple... comment se pourrait-il ?

MATHILDE.

Pour un portrait d'imagination, il est difficile de mieux rencontrer.

LE DUC.

A votre tour, vous la connaissez donc ?

MATHILDE.

Oui, vraiment, je l'ai vue ce matin, pas plus tard que ce matin, et je lui ai promis que je serais pour quelque chose dans son bonheur, jugez de ma confiance en vous ; je doutais si peu de votre consentement que j'avais poussé la sécurité jusqu'à m'occuper des apprêts de ce mariage, comme d'une chose convenue ; la cérémonie devait avoir lieu ce soir... ici, dans votre palais. Vous deviez signer vous même au contrat du capitaine, et moi je me réjouissais d'avance d'offrir à la fiancée mon présent de noce.

LOMAZZO.

Ah ! madame, que de bonté !

MATHILDE.

Ah ! presque rien, un anneau d'un goût assez bizarre. Tenez voyez donc, Frédéric, cette bague vous plaît-elle ?

LE DUC.

Grand Dieu ! mon anneau, celui qu'hier j'offris à Francesca, entre les mains de la comtesse ! Comment se fait-il ? plus de doute, je suis joué, trahi, elle sait tout.

MATHILDE.

Eh bien ! Frédéric, décidément cet anneau me restera donc, et mon crédit sur votre esprit...

LE DUC.

Votre crédit, il est toujours le même, Mathilde, toujours. (*A part.*) C'est une infamie !

MATHILDE.

Vous consentez donc enfin ?

LE DUC.

Il le faut bien.

MATHILDE.

Je l'emporte.

LOMAZZO.

Que de reconnaissance je dois à votre altesse.

LE DUC.

Ce cher Lomazzo. (*A part.*) Le diable l'enlève. . . . Ah ! je saurai qui a conduit tout ceci, je suis d'une humeur. . . . malheur au premier qui tombera sous ma main.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, ALBERTI, SEGUANO, CONSEILLERS.

SEGUANO, *un portefeuille sous le bras.*

Monseigneur !

LE DUC.

Qu'est-ce ? que me veut-on ?

SEGUANO.

Selon les vœux de votre altesse. . .

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, je suis à vous, dépêchons.

MATHILDE.

Un instant, monseigneur ! nous avons avant tout une affaire à terminer : marquis et vous chevalier, permettez-moi de vous annoncer le mariage du capitaine Lomazzo ; vous êtes trop ses amis pour être les derniers à vous réjouir de cette bonne nouvelle.

SEGUANO.

Le capitaine se marie.

LOMAZZO.

Oui, messieurs.

ALBERTI.

Recevez mes félicitations, et qui donc épousez-vous ?

MATHILDE.

Une jeune fille des environs, la charmante Francesca.

LE DUC, *à part.*

J'enrage !

ALBERTI, *bas au Duc.*

Eh quoi ! monseigneur, vous avez consenti ?

LE DUC, *de même.*

Ne m'en parlez pas... la comtesse est d'une adresse...

SEGUANO, *bas à Alberti.*

Eh bien! Alberti, nous qui cherchions à rapprocher cette Francesca du prince, il me semble que ce mariage l'introduirait naturellement à la cour...

ALBERTI, *de même.*

J'y songeais.

MATHILDE, *à Seguano.*

Monsieur le marquis, la place de secrétaire d'ambassade près la cour de Florence n'est plus vacante dès ce moment, son altesse y nomme le capitaine Lomazzo, qui se rendra immédiatement à son poste. Ce sera un voyage d'agrément pour la nouvelle mariée.

ALBERTI, *à part.*

Ah diable!

SEGUANO.

Mais, madame...

MATHILDE.

Frédéric le veut; n'est-ce pas, Frédéric, que tel est votre désir?

LE DUC.

Sans doute, personne mieux que le capitaine... (*A part.*) J'étouffe.

LOMAZZO.

Ah! monseigneur! quelle grâce, quel empressement à me combler de vos faveurs.

LE DUC.

C'est bien... c'est bien. (*A part.*) Pris dans mes propres filets. (*Haut.*) Eh bien! marquis, voyons, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous à me dire?

SEGUANO.

Monseigneur! voici d'abord un rapport concernant la suppression de quelques fonctionnaires subalternes.

LE DUC, *se promenant vivement.*

Supprimez! supprimez.

SEGUANO.

Une liste nouvelle de promotions, de récompenses, de décorations à distribuer à de bons et de loyaux serviteurs.

LE DUC, *de même.*

Eh! monsieur, distribuez.

SEGUANO.

Vient ensuite l'arrêt de la commission militaire chargée de juger le nommé Louchali, soldat aux gardes de votre altesse.

MATHILDE.

Et que porte cet arrêt?

SEGUANO.

Peine de mort.

MATHILDE.

Grand Dieu ! que dites-vous ? à mort . . . condamné à mort !

SEGUANO , *présentant la plume au Duc.*

Si votre altesse veut signer ?

LE DUC , *sans réflexion.*

Oui , oui , donnez.

MATHILDE , *tirant le Prince à part.*

Arrêtez ! Frédéric , tu dissimules en vain ton dépit , ta préoccupation . . . descends dans ton ame , et au milieu des passions qui l'agitent , vois si tu es assez maître de toi pour décider de la vie d'un homme ?

LE DUC.

Que signifie ? . . .

MATHILDE.

Tu m'as comprise. (*A Segnano.*) Monsieur le marquis , vous remettrez plus tard cet arrêt sous les yeux du Prince.

UN OFFICIER.

On attend les ordres de son altesse pour le départ de la chasse.

SEGUANO , *à part.*

Orgueilleuse favorite , qui commandes en souveraine , ton protégé mourra.

(*Les portes du fond s'ouvrent ; on aperçoit le cortège pour la chasse. Aux derniers mots de Segnano , Mathilde lui lance un regard menaçant. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### PREMIER TABLEAU.

---

( *Le théâtre représente le grand salon du palais. Il est décoré pour une fête.* )

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE , LOMAZZO , FRANCESCA , MARGARITA.

( *Au lever du rideau , Mathilde est assise ; les autres personnages sont groupés autour d'elle.* )

MATHILDE.

Oui, ma belle enfant, le Prince consent au mariage; aujourd'hui même il signe le contrat devant toute la cour.

MARGARITA.

Dieu de Dieu! que ça va être beau!

FRANCESCA.

Ah! madame! que j'étais impatiente de vous voir et de vous remercier!... Lomazzo m'a tout dit... c'est à vous que je dois le bonheur de devenir son épouse:

MATHILDE.

J'espère que vous serez heureuse... vous épousez un brave et loyal militaire, que la cour n'a jamais corrompu.

FRANCESCA.

Mais, mon Dieu! j'entendrai donc toujours dire du mal des gens de la cour... Pourtant depuis que j'en connais, je n'ai trouvé en eux qu'indulgence et protection.

MARGARITA.

Tais-toi donc, ma fille! il faut croire ce que te dit cette dame... elle le sait mieux que toi, peut-être, elle qui est de la cour... Mais viens donc voir comme tout ça est beau.

( *Elle lui fait examiner la salle.* )

LOMAZZO , à part à la Comtesse.

J'ai à vous apprendre, madame, une nouvelle bien affligeante, et que je n'ose dire devant Francesca. ( *A part.* ) Elle croit que Louchali est sauvé.

MATHILDE.

Qu'est-ce , capitaine ?

LOMAZZO.

Le Prince a signé l'ordre de faire exécuter l'arrêt de mort de Louchali.

MATHILDE.

Grands dieux ! . . . quoi ! le Prince a pu vous ordonner ? . . .

LOMAZZO.

Ce n'est pas moi , madame , qui suis chargé de ce triste devoir , c'est le chevalier Alberti lui-même.

MATHILDE

Alberti !

LOMAZZO.

Et le Prince a donné sa parole au ministre qu'il ne ferait grâce qu'à la demande de l'offensé . . . . . J'ai voulu vous prévenir . . .

MATHILDE.

Vous avez bien fait . . . . . Mais comment faire ? . . . . . Quel moyen . . . et dans combien de temps ?

LOMAZZO.

Dans une heure.

MATHILDE.

Dans une heure ?

MARGARITA , *revenant.*

C'est-il bien vrai , capitaine , que tout cela est pour ma Francesca ?

MATHILDE.

Oui , certainement , c'est pour elle.

MARGARITA.

Nous v'là à la cour . . . . . Je le verrai donc enfin , ce grand-duc , qu'on dit si mauvais sujet !

LOMAZZO.

Silence ! . . . dans le palais même de son altesse . . .

MARGARITA.

C'est vrai , j'ai dit une bêtise . . . mais faut m'excuser , voyez-vous , parce qu'on dit partout qu'il a une maîtresse.

LOMAZZO.

Silence donc , Margarita !

MARGARITA.

Oh ! c'est que ça , c'est pas un cancan , tout le monde l'assure .

MATHILDE.

Francesca n'a pas trop de temps pour sa toilette . . . . . Capi-

taine... conduisez-là dans son appartement... elle y trouvera son costume de fiancée, et mes femmes lui donneront tous leurs soins... les parures qui vous attendent, ma chère enfant, sont des marques de la générosité du Grand-Duc.

FRANCESCA.

Ah! que de bonté!... Madame la comtesse, sont-elles bien jolies?

MATHILDE.

Du meilleur goût; Margarita n'a pas été oubliée.

MARGARITA.

Moi, madame?... je n'oserai jamais porter une robe brodée... c'est trop comme il faut.

MATHILDE.

Essayez toujours; lorsque Francesca sera l'épouse de Lomazzo, une voiture vous reconduira chez vous... (*Embrassant Francesca.*) Au revoir, mon enfant, croyez que personne ne s'intéresse plus à votre bonheur que la comtesse Mathilde... Allez, allez, et tâchez d'être bien jolie. (*Elles sortent.*)

## SCÈNE II.

MATHILDE, seule.

Dans une heure, Louchali fusillé!... C'est une vengeance du ministre... Alberti lui-même s'est réuni à son oncle contre moi... il a trompé aussi peut-être dans ce complot de Francesca dont je ne puis connaître les auteurs... il me suffit de le faire échouer... et maintenant, de ce côté, je suis tranquille... Mais Louchali... sa grâce!... Alberti qui me parle sans cesse de son amour... si je feignais d'y répondre!... Non, il me tend peut-être un piège, et il irait tout dire au prince... Pourtant... il me faut cette grâce, il me la faut... Le voici... Encore de l'intrigue, c'est nécessaire à la cour pour sauver la vie d'un homme.

## SCÈNE III.

ALBERTI, MATHILDE.

MATHILDE.

Ah! c'est vous, chevalier?

ALBERTI.

Je ne m'attendais pas au bonheur de vous rencontrer, madame la comtesse; je croyais qu'en ce moment le prince était auprès de vous.

MATHILDE.

Il me quitte en effet; votre oncle s'est, je crois, emparé de

lui... Mais comment se fait-il que vous, son conseiller, son ami, ne soyez pas en tiers dans l'entretien qu'ils ont ensemble?

ALBERTI.

C'est vous, madame, qui me le demandez, vous qui savez ce que je souffre, quand je me trouve auprès de sa personne.

MATHILDE.

Pourquoi?... Frédéric est bon, aimable, il vous aime, vous comble de ses faveurs; et vous souffrez auprès de lui... c'est de l'ingratitude.

ALBERTI.

Il est vrai, je dois tout à la faveur et à la bienveillance du prince, et comme tel, je le chéris, je le respecte... mais l'homme, mais l'ami de la comtesse Mathilde!...

MATHILDE.

Chevalier!

ALBERTI.

Oh! je sais que vous vous obstinez à repousser mes hommages; je sais que mon amour est sans espoir... mais du moins c'est une consolation pour moi de vous dire que je vous aime... Ce mot peut être prononcé, madame, sans manquer au respect que je vous dois... (*A part.*) A force de le lui répéter, elle s'y habituera, et peut-être...

MATHILDE.

J'admire vraiment votre audace, chevalier... Mais ne craignez-vous pas que son altesse en soit instruite?... Frédéric est jaloux!...

ALBERTI, *à part.*

Heureusement je sais le contraire... (*Haut.*) Eh bien! sa disgrâce que j'affronte pour avoir le triste plaisir de vous dire un mot que vous n'écoutez qu'avec indifférence, ne vous prouve-t-elle pas combien ma passion est grande, combien mon amour est ardent?

MATHILDE, *minaudant*

Ce langage devrait m'offenser... mais une femme n'a pas le courage de se fâcher parce qu'on l'aime.

ALBERTI, *à part.*

Que dit-elle?

MATHILDE.

Oui, j'ai souvent réfléchi à ma situation, que tant de personnes envient... Elle est brillante, mais elle n'est pas heureuse... Frédéric m'aime sincèrement, je le sais, mais il est prince, soumis à l'étiquette de sa cour. Souvent, je l'avoue, dans mes longues heures de solitude, lorsque je ne voyais autour de moi que la bassesse, l'intérêt et l'égoïsme, j'ai appelé le cœur d'un ami qui pût comprendre le mien, à qui je pusse confier mes

craintes sur l'amour de Frédéric ; qui pût entendre , sans en être jaloux , toute ma tendresse pour lui . . . Cet ami , je ne l'ai pas trouvé . . . . Il est vraiment dommage , Alberti , que vous m'ayez parlé d'une passion qui m'offense . . .

ALBERTI .

Que dites-vous ? Quoi ! madame , il me serait permis d'espérer . . .

MATHILDE .

Rien . . . . Je demande un ami sage et dévoué , et vous vous présentez à moi avec le délire et la folie d'un amant .

ALBERTI .

Du moins , madame , êtes-vous certaine de trouver , dans ce que vous appelez mon délire , le dévouement sans bornes de l'amitié la plus absolue . . . . Et s'il le faut , pour jouir de cette précieuse intimité , de cette entière confiance que vous me faites entrevoir , je vous promets ici de ne plus vous parler d'une passion qui ne finira qu'avec ma vie .

MATHILDE , à part .

Comme il me trompe !

ALBERTI , à part .

Elle y viendra !

MATHILDE .

Si je savais qu'il y eut de la vérité dans vos paroles ?

ALBERTI .

Pouvez-vous douter de moi ?

MATHILDE .

Ici , je doute de moi-même .

ALBERTI .

C'est aussi pousser trop loin la défiance ; et lorsque comme vous on peut exiger tant de marques de dévouement , on met les gens à l'épreuve avant de les condamner .

MATHILDE .

Ainsi , si je vous imposais une condition , vous seriez prêt à la remplir ? . . . . Si je vous demandais un sacrifice , vous seriez prêt à le faire ?

ALBERTI .

A l'instant !

MATHILDE .

Mais que puis-je exiger raisonnablement de vous ? l'abandon d'une des dames de la cour ! ce serait faire supposer que j'ai de la jalousie . . . Et hors cela , je ne vois pas . . .

ALBERTI .

Il est pourtant d'autres sacrifices qu'on peut imposer . . . .

Toutes les passions humaines ne sont pas seulement tournées vers les femmes.

MATHILDE.

Oui, oui, vous avez raison, et vous me faites naître une idée... Ce soldat qui vous a blessé, vous lui en voulez beaucoup sans doute ?

ALBERTI.

Moi ! pas du tout, je vous assure... C'est une fantaisie qui lui a pris, à ce qu'il paraît.

MATHILDE.

Cependant l'ordre de le faire fusiller est entre vos mains.

ALBERTI.

En effet, vous m'y faites penser... L'heure de l'exécution ne va pas tarder.

MATHILDE.

Voilà précisément ce que je ne veux pas.

ALBERTI.

Quoi ! madame, vous exigez qu'au mépris d'un ordre de son altesse...

MATHILDE.

Vous hésitez ! déjà !

ALBERTI.

C'est que l'ordre que j'ai reçu est formel... Mon oncle l'a sollicité avec chaleur.

MATHILDE.

Oui, pendant mon absence.

ALBERTI.

Moi-même, j'ai demandé vengeance d'un attentat inexplicable, mais dangereux s'il se renouvelait, et je ne saurais comment faire s'il fallait désobéir.

MATHILDE.

Ne me parlez donc pas d'un dévouement sans bornes, quand la chose la plus simple vous arrête. *(Fausse sortie.)*

ALBERTI.

Mais cette grâce... me serait il permis de vous l'apporter ce soir !

MATHILDE.

Ce soir !... Vous êtes prompt à demander la récompense.

ALBERTI.

Aussi prompt qu'à obéir. *(A part.)* Du diable si je sais comment m'y prendre pourtant.

MATHILDE.

Eh bien ! oui, ce soir... mais rappelez-vous que c'est la visite d'un ami.

ALBERTI.

Je vous l'ai promis, madame. (*A part.*) Elle est à moi.

MATHILDE, *à part.*

J'aurai sa grâce ! (*Haut.*) Le Prince ne peut tarder à venir. Voyons, seigneur Alberti, si vous vous montrerez digne de ma confiance. A ce soir donc.

ALBERTI.

A ce soir.

(*Mathilde sort.*)

## SCÈNE IV.

ALBERTI, *seul.*

Devenir l'ami d'une femme, quand on a de la figure, de l'esprit.... c'est l'assurance d'être son amant au bout de huit jours... Est-ce bien là aussi la pensée de la comtesse ? N'importe ! tous les moyens sont bons avec les femmes ; je les emploierai tous, et sa disgrâce me paraît la chance la plus sûre... Une femme repoussée, humiliée par son royal amant, est encore heureuse de trouver le neveu d'un ministre. Voici le prince... A la grâce de Dieu !

## SCÈNE V.

SEGUANO, LE DUC, ALBERTI.

LE DUC.

Oui, monsieur, je sais très-bien que mon bon plaisir fait loi dans ce duché ; mais je sais encore mieux que les ministres, la cour et le clergé trouvent toujours moyen d'enchaîner ma volonté, et que tout monarque que je suis, je n'ai pas la liberté du dernier de mes sujets.

SEGUANO.

Monseigneur, l'affaire dont j'entretiens votre altesse est importante.

LE DUC.

Terminez-la comme vous voudrez.... Mais, au nom du ciel, donnez-moi vacance pour aujourd'hui, si cela y peut quelque chose... tel est mon bon plaisir.

SEGUANO.

Je me retire, monseigneur. (*A part, à Alberti.*) Tout va bien... à vous le reste.

ALBERTI.

Il suffit.

## SCÈNE VI.

LE DUC, ALBERTI.

LE DUC.

Vous avez là, mon cher Alberti, un oncle d'une persévérance... Vous fait-il autant de sermons qu'à moi ?

ALBERTI.

Il m'en ferait beaucoup plus si je les écoutais.

LE DUC.

Vous n'êtes pas prince, vous... Ils n'ont que ce mot à la bouche... le bonheur de vos sujets, la gloire de votre duché... Eh mon Dieu ! je suis prêt à tout faire pour cela ; mais de jour en jour, il semble qu'on invente de nouveaux soucis pour m'en accabler... Aujourd'hui, par exemple, ils me font signer le contrat de cette petite Francesca.

ALBERTI.

Votre altesse y a consenti avec tant de docilité !

LE DUC.

Eh ! que pouvais-je faire ? me brouiller avec la comtesse, la voir quitter mon palais avec scandale, désespérer un de mes meilleurs officiers, et lui enlever sa fiancée... Ces désordres seraient plus à craindre pour moi que l'invasion de mon duché par les Autrichiens.

ALBERTI.

Votre altesse redoute trop les malheurs domestiques.

LE DUC.

Ce sont les plus pénibles.

ALBERTI.

Et les plus faciles à prévenir. Il ne faut pour cela qu'une volonté ferme ; mais votre altesse est toujours sous le joug de la belle Mathilde...

LE DUC.

Non, non !... Depuis long-tems, vous le savez, l'habitude seule a remplacé la passion ; mais, je l'avoue, je crains le vide qu'elle laisserait autour de moi. Le tems est long quand on cherche une vie de gloire et de bonheur, et qu'on ne trouve qu'uniformité et indifférence. La comtesse sait l'art d'abréger mes journées, et je m'ennuie moins auprès d'elle qu'avec mes courtisans ou mes ministres... voilà pourquoi je l'aime encore.

ALBERTI, *à part.*

Elle est perdue !

LE DUC.

Et pourtant, qu'une femme, belle de pudeur et d'innocence,  
*La Jolie Fille de Parme.*

pourrait changer ma destinée et embellir mon sort ! Que mon bonheur serait grand si , me voyant aimé pour moi-même , je pouvais la conduire à ma cour , l'accabler d'honneurs et de tendresse , lui faire partager ma puissance , l'avouer publiquement pour ma bien-aimée , en disant à ma noblesse et à mon peuple . . . Celle-là ne demande point des trésors ; celle-là ne veut point que des flatteurs l'entourent , que des ministres fléchissent devant elle ; celle-là ne sollicitera que pour des malheureux , ou pour réveiller ma clémence . . . . Oh ! mon ami , qu'il y a de bonheur et de gloire dans tout cela ; qu'un prince doit faire de grandes choses pour plaire à sa bien-aimée , et qu'une femme peut facilement inscrire dans l'histoire le nom d'un monarque !

ALBERTI.

Oui , monseigneur , c'était là sans doute votre destinée ; car votre altesse vient de tracer le tableau de ce qui l'attendait avec Francesca.

LE DUC.

Silence ! Alberti , ne prononcez plus ce nom ; j'ai dû renoncer à elle , je le dois encore ; ne serait-ce pas un crime de l'enlever à Lomazzo ?

ALBERTI.

Oui , si par ruse ou violence sa fiancée devenait maîtresse du prince ; mais , si elle-même , forcée à ce mariage par la femme qui lui sert de mère , et n'osant résister à sa volonté , regrettait chaque jour le jeune homme , qu'elle ne connaît pas pour être son souverain , mais qu'elle aime de toutes les forces de son ame !

LE DUC.

Que dites-vous ? il se pourrait ! Francesca ! . . .

ALBERTI.

Vous aime avec l'innocence d'un cœur de quinze ans , et va contracter aujourd'hui , par vos ordres , sous vos yeux , un mariage qui lui sera d'autant plus pénible que celui qu'elle pleure a le pouvoir de l'empêcher.

LE DUC.

Il serait vrai ! ah ! si je savais qu'il en fût ainsi . . . . Mais puis-je croire ce que vous me dites ? cette jeune fille a peut-être appris mon rang , et alors , comme tant de femmes , la vanité , l'amour-propre seuls . . .

ALBERTI.

Elle ignore qui vous êtes ?

LE DUC.

Vous en êtes certain ?

ALBERTI.

Aussi certain qu'il est vrai qu'elle vous aime.

LE DUC.

Quant à cela, je dois l'apprendre de sa bouche... Elle est ici, m'a-t-on dit; ménagez-moi avec elle un entretien secret.

ALBERTI, *à part.*

Ah! diable! (*Haut.*) Y pensez-vous, monseigneur, instruire la cour de cette intrigue... donner à la comtesse, qui sans doute ne quitte pas Francesca, des soupçons...

LE DUC.

Oui, vous avez raison, mais quel moyen alors?

ALBERTI.

Il en est... on ne soupçonne rien de moi; je puis lui parler, lui dire...

LE DUC.

Mais comment saurai-je d'elle-même?...

ALBERTI.

La cérémonie doit avoir lieu bientôt, convenons d'un signe qu'elle fera devant toute la cour, devant son époux même, et que votre altesse seule comprendra... Alors croirez-vous?

LE DUC.

Oui, oui. Eh bien! si elle m'aime comme vous le dites, si son mariage lui est odieux, qu'elle laisse tomber à mes pieds, après la signature du contrat, son bouquet de fiancée.

ALBERTI.

C'est cela, alors?

LE DUC.

Alors, vous recevrez mes ordres... Mais courez auprès d'elle... parlez-lui... Deux heures... il nous reste à peine le tems nécessaire.

ALBERTI.

Deux heures? je ne puis me rendre auprès de Francesca... l'ordre de votre altesse pour faire fusiller Louchali.

LE DUC.

Je suspends l'exécution... demain.

ALBERTI.

Oh! mon prince! faire souffrir un jour de plus un brave soldat, pour s'occuper d'une fête et d'une femme.

LE DUC.

Oui, oui, c'est très-mal, vous avez raison.

ALBERTI.

Il vaudrait peut-être mieux lui faire grâce.

LE DUC.

Impossible!... j'ai refusé à la comtesse.

ALBERTI.

Et si je la demandais au nom de Francesca ?

LE DUC.

Francesca ! oui, cela doit nous porter bonheur... Donnez, c'est en son nom que je fais grâce (*Il signe la grâce.*)

ALBERTI, *à part.*

Voilà pourtant à quoi tient la vie d'un homme !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHILDE, FRANCESCA, MARGARITA.

ALBERTI, *à part.*

Ciel ! Francesca !

LE DUC.

Que vois-je ?

MATHILDE, *à Francesca.*

Voici le prince !... monseigneur, permettez-moi de présenter à votre altesse la jeune fille dont vous allez signer le contrat.

FRANCESCA.

Quoi, c'est là !... quoi ! monseigneur !

MARGARITA, *à part.*

Comment ! c'est là ce mauvais sujet de prince qui venait chez nous ?

ALBERTI.

Vous voyez, monseigneur, elle ignorait votre rang.

LE DUC, *de même.*

Elle est charmante ! (*Haut.*) Oui, Francesca, celui qui venait en ami dans votre ferme, n'est autre que le grand duc, qui, jaloux du bonheur d'un de ses meilleurs officiers, a voulu s'assurer par lui-même des vertus de celle qui devait être sa compagne.

FRANCESCA.

Ah ! monseigneur !

ALBERTI, *bas au prince.*

Voyez comme elle est émue !

MATHILDE.

Francesca ne peut qu'avoir pour son altesse la plus vive re-

connaissance... un prince qui pousse si loin le zèle, afin de s'assurer par lui-même du bonheur de ses sujets.

LE DUC.

Point d'éloges, comtesse, je ne les aime pas.

MATHILDE.

Quand ils sont mérités.

MARGARITA, *à part.*

Je ne sais pas trop ce que tout ça veut dire, mais je n'y comprends rien du tout.

LE DUC.

Comtesse, nous allons passer dans vos appartemens... Au revoir, jolie fiancée.

MATHILDE, *à part.*

Il peut maintenant la regarder tout à son aise.

FRÉDÉRIC, *bas à Alberti.*

Ah ! mon ami ! tâchez que le bouquet tombe à mes pieds.

(*Il donne la main à la Comtesse, et sort.*)

## SCÈNE VIII.

MARGARITA, FRANCESCA, ALBERTI.

FRANCESCA.

Quoi ! ce jeune homme était le grand duc ?

MARGARITA.

Ah ça ! et vous aussi, vous êtes un seigneur ? Il paraît que toute la cour s'était donné rendez-vous à la ferme.

ALBERTI.

Je ne prévoyais pas, madame, que j'aurais l'honneur de vous voir chez son altesse.

MARGARITA.

Monsieur, certainement, je ne dis pas le contraire.

ALBERTI.

C'est moi que son altesse a spécialement chargé des détails de la cérémonie dont la jolie Francesca fera le plus bel ornement, et je suis bien aise que nous soyons seuls, afin de vous instruire des usages, de l'étiquette.

MARGARITA.

Oh ! oui, dites-nous ça, ça doit être amusant.

FRANCESCA.

Oui, monsieur, soyez assez bon pour nous guider, car je tremble à présent de me trouver encore devant le Prince. Monsieur, que faut-il que je fasse lorsqu'il viendra signer le contrat ? Que dois-je lui dire ?

ALBERTI.

Dans les grandes cérémonies, il est d'usage de ne pas parler à Son Altesse... Votre maintien décent, votre air timide, vos baissés, sont la meilleure contenance.

MARGARITA.

Moi, aussi, faut-il que je baisse les yeux ?

ALBERTI.

Ça ne peut rien gêner.

MARGARITA.

Ça suffit... on les baissera.

ALBERTI.

Il est encore un usage dont je dois vous instruire ; lorsque le contrat vient d'être signé, la fiancée doit laisser tomber son bouquet aux pieds de Son Altesse.

MARGARITA.

Tiens ! quel drôle d'usage.

FRANCESCA.

En effet ; mais s'il le faut...

ALBERTI.

C'est indispensable, le cérémonial l'exige ; votre mère vous expliquera pourquoi.

MARGARITA.

Moi, je n'en sais rien.

ALBERTI.

Bah ! vous faites l'ignorante.

MARGARITA.

Non pas, je vous l'assure.

ALBERTI, *bas à Margarita.*

Ne vous souvient-il plus que dans votre jeune temps il existait encore certain droit de seigneur sur les jeunes et jolies fiancées ?

MARGARITA, *de même.*

Eh bien ! par exemple, il ne manquerait plus que ça... Est-ce que c'est pour ça que le capitaine Louazzo fait signer notre grand-duc au contrat ?...

ALBERTI.

Rassurez-vous, ce droit est ~~aboli~~.

MARGARITA.

A la bonne heure.

ALBERTI.

Mais l'étiquette veut qu'on le rappelle... Et le bouquet virginal jeté aux pieds du prince...

MARGARITA.

Je comprends, c'est une fable allégorique... c'est très-

adroit... (*Bas.*) Oui, ma fille, il faut jeter ton bouquet, entends-tu?

FRANCESCA

Je le ferai, soyez tranquille, je le ferai.

MARGARITA.

Il n'y a qu'à la cour qu'ils ont de l'esprit comme ça.

ALBERTI.

On vient... placez-vous là, et n'oubliez pas le bouquet.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, SÉGUANO,  
LE DUC ET MATHILDE.

UN HUISSIER.

Le grand-duc.

(*Pendant qu'on prépare la cérémonie, Séguano s'approche d'Alberti et cause avec lui.*)

ALBERTI, *bas à Séguano.*

Oui, mon oncle, j'ai tout arrangé... Après la signature du contrat, obtenez le départ de la comtesse.

SEGUANO.

Je m'en charge, si tout réussit ici.

MATHILDE, *bas à Lomazzo.*

Partez après demain pour votre ambassade.

LOMAZZO.

Oui, comtesse.

LE DUC, *assis sur le trône.*

Messieurs, jaloux de reconnaître les bons et loyaux services de notre capitaine des gardes, le chevalier Lomazzo, nous avons cru devoir nous-mêmes présider à la cérémonie de son mariage, et signer à son contrat... nous ordonnons en conséquence que cet acte soit déposé dans les archives de notre palais, et revêtu de notre sceau ducal. Chancelier, faites signer les fiancés.

(*Seguano se rend à la table où est préparé le contrat. Alberti, sur un signe du Duc, donne la main à Francesca et la fait signer. Il la ramène ensuite aux pieds du trône, où elle se met à genoux. Le Duc passe à son doigt l'anneau de fiancée. Pendant ce tems Lomazzo et Margarita ont signé. Seguano présente la plume à Mathilde, qui n'a pas perdu de vue Francesca et le Duc. Au moment où elle signe, Francesca laisse tomber son bouquet; le prince le ramasse et le garde à la main, ayant soin de le cacher à Mathilde.*)

ALBERTI, *bas à Frédéric.*

Eh bien! monseigneur!

LE DUC, *de même.*

Vous recevrez mes ordres pendant la fête.

(*Alberti donne la main à Francesca.*)

MATHILDE, *à part, pendant que le Duc signe.*

Enfin, ils sont mariés, et je l'emporte sur tous.

ALBERTI, *bas à Mathilde.*

A quelle heure puis-je vous apporter la grâce de Louchali ?

MATHILDE.

Après la fête. (*Les danses commencent à se former.*)

TABLEAU.

*Le rideau baisse.*

FIN DU PREMIER TABLEAU DU DEUXIÈME ACTE.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### 2<sup>e</sup> TABLEAU.

---

*Le théâtre représente le boudoir de la Comtesse.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, THÉRÈSE, FEMMES DE CHAMBRE.

(*Au lever du rideau les femmes finissent de déshabiller Mathilde.*)

MATHILDE.

C'est bien, vous pouvez vous retirer. . . Thérèse seule veillera près de moi. (*Les femmes sortent.*)

### SCÈNE II.

MATHILDE, *seule.*

Que cette fête a été longue et fatigante. . . Lomazzo et Francesca étaient seuls auprès de moi, tout le monde semblait me fuir, le prince lui-même ne m'approchait qu'avec peine, et je voyais dans ses yeux quelque chose d'inexplicable. . . Ah! sans doute le dépit d'avoir marié lui-même Francesca. . . J'avoue que la punition était forte, mais je l'avais imposée. . . il devait la subir aux yeux de la cour, afin que cette cour jugeât de mon pouvoir et ne tentât plus de me renverser. . . . Ainsi me voilà encore une fois maîtresse d'un prince, vouée à l'intrigue, à l'ambition et aux soucis.

### SCÈNE III.

ALBERTI, MATHILDE.

ALBERTI.

Je me rends à vos ordres, madame la comtesse.

MATHILDE.

Ah ! c'est vous, chevalier. . . . Eh bien ! la grâce de Louchali ?

ALBERTI.

La voilà.

MATHILDE.

Ah ! vous avez droit à toute ma reconnaissance... Mais permettez que je ne tarde pas plus long-tems à faire annoncer cette nouvelle au malheureux que la plus cruelle anxiété dévore sans doute. (*Elle sonne ; Landry paraît.*) Tenez, prenez ce papier, et courez à la prison du château. . . c'est la grâce de Louchali, vous le ferez mettre en liberté sur-le-champ, et puis. . .  
(*Elle lui parle bas.*)

ALBERTI, à part.

Est-ce que par hasard elle aurait bon cœur? . . ça s'est vu. (*Landry sort.*) Cette grâce m'a coûté bien du mal ; elle m'a presque brouillé avec mon oncle, avec la cour, qui a blâmé ma faiblesse. . . Mais je savais le prix qui m'était réservé. . . je savais que ce soir, ici, sans témoins, je vous la remettrais, et je pourrais encore vous répéter que je vous aime.

MATHILDE.

Chevalier, votre langage m'étonne, après la promesse que vous m'avez faite.

ALBERTI.

Cette promesse que vous m'aviez arrachée, vous ne pouviez y croire ; moi-même, je l'ai faite presque certain que je ne pourrais pas la tenir.

MATHILDE.

Est-il possible !

ALBERTI.

Et comment supposer, en effet, qu'un homme qui vous adore, vous verrait seule, à cette heure, plus belle dans ce simple négligé, qu'avec les parures les plus brillantes . .

MATHILDE.

Arrêtez, chevalier ; arrêtez ! songez que de telles paroles sont un outrage.

ALBERTI.

Un outrage. . . suis-je donc le seul à les prononcer ?

MATHILDE.

Elles ne sortent que d'une bouche royale, . . j'ai pu jusqu'ici, confiante dans la générosité de votre ame, excuser un aveu qui blessait votre maître, mais si vous ne sortez à l'instant, je cours auprès de lui, et je lui dévoile votre conduite.

ALBERTI.

Madame , une telle menace...

MATHILDE.

Vous la méritez , monsieur ; qui vous rend donc si présomptueux de croire que celle qui voit un prince à ses pieds , le trahira pour l'amour d'un simple chevalier ; je suis presque reine , monsieur , attendez que je sois déchue , attendez que je descende jusqu'à vous , pour me parler comme à une égale.

ALBERTI.

En ce cas , madame , je ne dois plus vous offenser.

MATHILDE.

Que voulez-vous dire ?

ALBERTI.

Que je parle à la comtesse Mathilde , et que la favorite n'existe plus.

MATHILDE.

Propos de cour , qui ont cent fois frappé mon oreille , et dont j'ai fait cruellement repentir ceux qui osaient les dire.

ALBERTI.

Cette fois , madame , je ne doute pas de votre désir de vous venger , mais je n'en crains plus les effets , vous êtes disgraciée , vous dis-je ; le prince a prononcé irrévocablement ; car il a auprès de lui une autre femme qui l'empêchera de se rétracter.

MATHILDE.

Une autre femme !

ALBERTI.

Oui , cette jeune Francesca , que votre obstination , en la conduisant à la cour , a faite votre rivale , et a jeté dans les bras de Frédéric.

MATHILDE.

Il serait possible , Francesca , une enfant.

ALBERTI.

Que le prince adore.

MATHILDE.

Et que je saurai faire chasser. D'ailleurs n'a-t-elle pas un époux ? Lomazzo est brave , il l'arrachera des bras du prince même... s'il le faut.

ALBERTI.

Tout est prévu , madame , et les efforts de Lomazzo seraient impuissans.

MATHILDE.

Mais , grâce au ciel , je suis libre encore , moi , et je cours chez Frédéric.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le grand-duc fait prévenir madame la comtesse qu'il part à l'instant pour une de ses villa.

MATHILDE.

Il faut que je lui parle avant son départ.

L'OFFICIER:

Impossible, madame, cette lettre vous instruira.

MATHILDE.

Une lettre de lui, voyons. (*Elle lit*)

« MADAME LA COMTESSE,

» Vous possédez une terre charmante sur les frontières de  
» notre duché; nous croyons que l'air de la campagne est né-  
» cessaire à votre santé qui s'altère visiblement à notre cour,  
» nous ne devons pas vous y retenir plus long-tems, et vous  
» engageons à partir le plus tôt possible pour votre terre; vous  
» recevrez une pension annuelle de trois mille ducats, et vous  
» trouverez toujours auprès de nous justice et protection, en  
» souvenir de l'attachement que nous vous conservons comme  
» à une amie. Cette lettre n'étant à autre fin, nous prions  
» Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, »

» FRÉDÉRIC. »

Quelle horreur!... Ah! plus que jamais... monsieur, je veux voir le prince.

L'OFFICIER.

Je serais désolé de voir madame la comtesse persister dans ce projet, mes ordres sont précis, et rien ne saurait me les faire enfreindre. (*Il sort.*)

## SCÈNE VI.

ALBERTI, MATHILDE.

ALBERTI.

Vous le voyez, madame, je ne vous trompais pas.

MATHILDE

Oui, cette fois je vois que mes ennemis triomphent, et que vous êtes du nombre.

ALBERTI.

Moi, madame.

MATHILDE.

Oh! vous le nieriez en vain, je connais trop la cour pour qu'un mot ne me dévoile pas l'intrigue tout entière; et main-

tenant que toutes les circonstances de cette fête se retracent à ma mémoire, je vois que j'étais déjà condamnée. Vous avez mené cette intrigue pour acquérir la faveur du grand-duc, et me parler avec plus de sécurité de votre indigne amour, vous avez cru que, repoussée, humiliée, je serais fière de votre hommage, Alberti ; vous avez mal jugé ce cœur . . il y a plus de force, de fierté et de courage aux jours du malheur, qu'il n'y en eut jamais au moment de ma faveur la plus grande ; j'ai pu encourir le blâme et les sarcasmes du monde, en devenant la maîtresse d'un Prince ; mais lequel est plus coupable de celle qui cède à l'amour d'un roi, ou de celui qui, par la plus vile complaisance, place une femme jusque dans le lit de son maître. Vous le voyez, vous n'êtes pas même mon égal.

ALBERTI.

Madame, un tel reproche ne peut être supporté que dans la bouche d'une femme.

MATHILDE.

Ah ! je voudrais qu'il vous blessât plus encore.

ALBERTI.

Mais à mon tour, comtesse, j'ai aussi mes confidences à vous faire ; avez-vous cru que cet amour que je vous peignais sous des couleurs délirantes, était bien dans mon ame . . . . avez-vous cru que sincèrement je vous aimais de manière à tout sacrifier pour vous ; s'il en était ainsi, vos reproches pourraient m'affliger et me charger de honte ; mais nous vivions tous deux à la cour, nous en avons les mœurs et les habitudes : aussi je n'ai jamais vu en vous que la plus belle femme du duché de Parme.

MATHILDE.

Et moi je voyais en vous, le plus vil de ses nobles. Vous ne pouvez emporter la satisfaction de m'avoir trompée ; je vous devinais . . je n'ai pu vous prévenir, j'ai pour moi la défaite ; pour vous, une honteuse victoire.

ALBERTI.

Mathilde, vous me placez donc entre l'amour et la haine.

MATHILDE.

Haine, haine éternelle, je l'accepte de vous, elle est moins à craindre que votre amour. Retournez auprès du prince, et, maintenant, chevalier, vous pouvez lui dire que je connais mon sort, que je l'en remercie ; il me délivre de courtisans tels que vous ; sa plus grande faveur, c'est ma disgrâce.

ALBERTI.

Eh bien ! madame, le mot de haine a été prononcé par vous, je ne l'oublierai pas.

MATHILDE.

Adieu, monsieur.

## SCÈNE VI.

MATHILDE, *seule.*

Ainsi tout est fini pour moi, ainsi cette existence de honte et d'honneurs est brisée par le caprice de l'homme auquel j'ai sacrifié mon repos, mon avenir, mon nom. . . . Qu'ils vont en rire ces vils courtisans si rampans devant moi; que mes défauts, que mes caprices vont devenir de grands crimes; et moi, du fond de la retraite obscure qui m'est réservée, je les apprendrai sans vengeance... Mais moi, que vais-je devenir? que vais-je faire? où vais-je aller? le monde me repoussera; ma famille, je n'en ai plus. Quel homme voudra de la comtesse Mathilde pour sa compagne; un seul asile me reste, un cloître! un cloître à moi! ah! c'est descendre au tombeau. . . Mais n'est-il plus de bonheur pour moi? ne puis-je trouver encore un être pour lequel mon cœur s'ouvre, et que je puisse aimer sans rougir? . . . ne suis-je pas mère enfin! . . . Ah! Louchali, il entendra ma douleur, il verra mes larmes, il me rendra ma fille, ou je mourrai à ses pieds.

## SCÈNE VII.

LANDRY, LOUCHALI, MATHILDE.

LANDRY, à *Louchali.*

Par ici!

MATHILDE.

Ah! c'est lui! . . . Laissez-nous. (*Landry sort.*) Vous le voyez, Louchali, j'ai obtenu votre grâce.

LOUCHALI.

J'en étais bien sûr que vous l'obtiendriez. . . vous aviez peur de mon indiscretion?

MATHILDE.

Ah! croyez-vous donc que mon cœur soit fermé à tout sentiment.

LOUCHALI.

Vous êtes la maîtresse du grand-duc, et je me rappelle toujours le chemin d'Arezzo.

MATHILDE.

Toujours ce funeste reproche, et toujours vous obstiner à ne pas entendre ma justification.

LOUCHALI.

Je ne vous croirais pas.

MATHILDE.

Mais vous, Louchali, ne vous reprochez-vous rien envers moi ?

LOUCHALI.

Une seule chose ! de vous avoir aimée.

MATHILDE.

Ce fut aussi mon malheur, car je crus à vos promesses, et vous m'avez trahie, abandonnée.

LOUCHALI.

Rappelez-vous que dans ce moment la guerre était dans toute l'Italie. Mon régiment, campé dans votre village, faisait fuir tous les habitans. Une jeune fille eut seule le courage d'y rester pour ne pas abandonner sa pauvre mère qu'elle ne pouvait transporter ailleurs... Elle était jolie, cette jeune fille, brillante d'attraits et d'innocence..... Nos soldats l'avaient remarquée, et bientôt elle fut en butte à leurs persécutions..... Un jour même, on voulut user de violence envers elle ; mais j'étais là, je la défendis, je déclarai qu'elle serait ma femme ; et depuis, tout le régiment respecta l'épouse de Louchali : pourtant, nous marier n'était pas possible dans ce moment, j'avais juré de le faire après la campagne. Je l'aurais fait ; car je l'aimais, cette jeune fille, comme un soldat aime la gloire et sa patrie.

MATHILDE.

Et pourtant elle ne fut pas votre épouse. Et déjà, cédant à la reconnaissance et à l'amour que vous lui inspiriez, elle n'avait pu résister à vos prières, à votre tendresse, elle devint mère ; et le lendemain de ce jour funeste, alors qu'elle était encore expirante de faiblesse et de douleur, le soldat, cause de tous ses maux, abandonna la fille et la mère.

LOUCHALI.

Le soldat entendit battre le tambour de son régiment, le soldat reçut l'ordre d'aller se faire tuer ; il obéit à son colonel qui avait reçu ses sermens avant sa femme, qu'il ne laissait que le tems que devait durer la bataille... Mais l'ennemi s'empara du village où vous étiez..... nous fûmes repoussés ; et le lendemain, au risque d'être fait prisonnier, je me mis en route pour arriver jusqu'à vous, pour embrasser mon enfant et sa mère... lorsque sur la route d'Arezzo, je trouve une femme qui portait ma fille dans l'asile des enfans abandonnés. C'était l'ordre de sa mère, me dit-elle ! et moi j'arrachai mon enfant des mains de cette femme ! moi, je gardai ma fille..... Durant quinze années, tout soldat que je suis, ce fut l'objet de ma sollicitude et de ma tendresse !... Durant quinze années, j'oubliai sa mère, qui l'avait oublié, lorsqu'enfin j'entrai dans les gardes du grand-duc ; et la mère de mon enfant, celle qui avait

dâ être ma femme, était la maîtresse du prince!... Et maintenant, grande dame, justifiez la paysanne; maintenant, dites-moi qu'à la cour on n'a pas besoin d'être bonne mère; dites-moi qu'abandonner son enfant n'est pas un crime... Dites-moi tout ce que vous voudrez... je ne vous croirai pas.

MATHILDE.

Cependant la vérité seule sortira de ma bouche. Cet enfant, comment le conserver au milieu d'un village que des soldats irrités ravageaient de toutes parts? Comment, faible, expirante, lui donner les soins que réclamait ma propre faiblesse?

LOUCHALI.

Ah! si vous aviez été bonne mère, vous auriez eu la force de le réchauffer dans vos bras!

MATHILDE.

Bonne mère!... Qu'est-ce donc que les larmes que j'ai versées pendant quinze ans sur le sort de ma fille? Qu'est-ce donc que ce voyage que j'ai entrepris seule, à pied, sans secours, pour la retrouver?

LOUCHALI.

Ce voyage, il vous a conduit dans ce palais.

MATHILDE.

Oui, la ruse la plus coupable me mit au pouvoir du grand-duc; et, je l'avoue, un instant l'ambition, les honneurs ont pu flatter mon âme, et me décider à lui céder. Mais au milieu de cette cour que je voyais à mes pieds, quel était celui qui seul était l'arbitre de ma destinée, de ma vie? c'était vous; vous, soldat obscur pour tout autre, et si puissant pour moi; vous qui pouvez me dire encore où est ma fille; vous qui pouvez la rendre à mes caresses, à mon amour!

LOUCHALI.

Moi, vous rendre votre fille! moi, lui dire: ta mère t'a abandonnée! ta mère, c'est la comtesse Mathilde! ta mère, c'est la favorite, la maîtresse du prince!... elle ne t'apporte qu'un nom flétri!... Non, madame, non!... ma fille a reçu du soldat les germes de l'honneur. Si je lui disais maintenant le nom de sa mère, elle la maudirait!

MATHILDE.

Me maudire!...

LOUCHALI.

Ou bien elle mourrait de honte et de désespoir... Voyez si vous voulez la mort de votre enfant!

MATHILDE.

O mon Dieu!... Mais ce nom, ce titre que vous me donnez, je ne l'ai plus... le prince m'a disgrâciée... il me chasse.

LOUCHALI.

On a tant de fois parlé de votre disgrâce , et le lendemain...

MATHILDE.

Ah ! cette fois , tout est fini pour moi. Tenez, cette lettre... lisez. On me chasse avec mépris , on m'insulte avec ironie ; et maintenant , me rendez-vous mon enfant ?

LOUCHALI.

Je vous ai dit que cela était impossible ! N'êtes-vous pas toujours la comtesse Mathilde ? Ne recevez-vous pas trois mille ducats du grand-duc ?

MATHILDE.

Ah ! j'y renoncerai !... je renoncerai à tout pour l'embrasser, la voir, l'entendre m'appeler sa mère ! Je lui cacherai mon nom fatal... je fuirai au bout du monde, s'il le faut... dans une contrée où personne ne pourra me reconnaître... où nous donnerons nos soins à notre enfant ! J'abandonnerai tout ; mais , au nom du ciel ! par pitié , rendez-moi ma fille ! je vous en supplie à genoux... ma fille ! ma fille ! que je la voie ! que je l'embrasse !...

LOUCHALI.

La voir, l'embrasser , oui . . mais rien de plus.

MATHILDE.

Rien de plus ?... Quoi ! je ne pourrai pas l'appeler mon enfant ?... Je ne pourrai pas lui dire : je suis ta mère !...

LOUCHALI.

Je ne l'ai jamais appelée ma fille, moi, et je l'aime pourtant, et elle n'aurait pas rougi des épauettes de son père !

MATHILDE.

Quoi ! jamais ?...

LOUCHALI.

Jamais !... Elle m'aurait parlé de vous, et je n'aurais pu lui répondre... Oh ! il n'y a pas que vous qui ayiez souffert... le pauvre soldat avait aussi sa part de douleur et de contrainte. Et puis un homme au-dessus de moi s'est présenté pour être son époux ; si j'avais dit que j'étais son père, ce mariage était impossible... il eût repoussé la fille du soldat, lui son capitaine.

MATHILDE.

Que dites-vous ? son capitaine !

LOUCHALI.

Alors, je me suis résigné à garder un éternel silence... Voilà ce que j'ai fait , Mathilde... Aimez-vous assez votre fille pour faire comme moi ?

MATHILDE.

Oui, oui, je me tairai. Mais, par pitié, son nom, son nom ?

LOUCHALI.

Francesca, maintenant épouse du capitaine Lomazzo.

MATHILDE.

Francesca! . . . . grands dieux! . . . Qu'as-tu dit? . . . . est-il vrai? . . . Dis, dis, répète ce nom. . . Francesca . . .

LOUCHALI.

Oui, c'est bien elle. . . D'où naît ce trouble, cet effroi ?

MATHILDE.

Malheureuse! c'est pour la fille que le prince a trahi la mère. . . C'est elle, c'est Francesca que d'infâmes courtisans vont livrer à Frédéric.

LOUCHALI.

Malédiction! . . . Que la vieille femme ne l'a-t-elle jetée dans un triste hôpital, ou plutôt que n'est-elle morte dans son berceau! . . . Mathilde, tu vas la sauver, n'est-ce pas? . . . je le veux, je te l'ordonne. . . sauve-là, ou je mourrai sur un échafaud, couvert du sang du Grand-Duc et du tien.

MATHILDE.

La sauver! . . . comment? par quel moyen? . . . où est-elle? Attends. . . (*Bruit d'une voiture.*) Ce bruit, cette voiture. . . . (*Elle remonte la scène.*) Le Prince part, il court auprès d'elle sans doute. . . viens, à l'instant, suivons-le!

LOUCHALI.

Non, vas-y seule, c'est à toi à suivre le Prince. . . Moi, je cours chez Lomazzo, voir si j'y trouve encore mon enfant. . . Malheur à eux s'ils l'ont enlevé!

MUSIQUE.

(*Louchali sort par le fond. Mathilde va vers la table, prend la sonnette et appelle Landry, qui paraît aussitôt que Louchali est sorti; Mathilde entraîne Landry précipitamment par la porte à droite du spectateur.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## PREMIER TABLEAU.

*Chez Lomazzo. — Le théâtre représente la chambre nuptiale ; porte au fond , porte latérale à droite. À droite de l'acteur, une table sur laquelle il y a des bougies allumées ; demi-jour à la rampe et au théâtre.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCESCA, MARGARITA.

FRANCESCA, *assise, et les yeux fixés sur la pendule.*

Minuit !

MARGARITA.

Allons, allons, ne te tourmente pas... tu sais bien que ton mari nous a dit en nous quittant, pour se rendre auprès du ministre de la part de qui on est venu le chercher tout-à-coup, que c'était probablement pour affaire, qu'il serait peut-être un peu de tems dehors, mais qu'il ne fallait pas nous en inquiéter.

FRANCESCA.

Sans doute... j'ai tort, et pourtant, malgré moi, chaque moment redouble mon impatience et ma tristesse.

MARGARITA.

Il n'est absent que depuis une demi-heure.

FRANCESCA.

Ah ! qu'importe... tu me parles comme si le tems se mesurait toujours en dehors de nous, comme si une minute sur le cadran ne pouvait pas être une année dans notre ame.

MARGARITA.

Je ne t'ai jamais vue ainsi ?

FRANCESCA.

Et moi, maman, je n'ai jamais éprouvé ce que j'éprouve aujourd'hui... tout ce que je vois, tout ce que j'entends devrait faire mon bonheur, et j'ai peur... une vague inquiétude se mêle à toutes mes pensées, à toutes mes espérances... pourquoi cela, maman ?

MARGARITA.

Pourquoi? pourquoi? ah dam! il y aurait là-dessus bien des choses à dire : les premiers jours de noce, c'est pas comme de coutume, et une jeune fille dans ce cas-là...

FRANCESCA.

Est-ce que tu as été de même quand tu t'es mariée?

MARGARITA.

Oh! ma foi! c'est si loin que je ne me rappelle pas trop... tout ce que je sais, c'est qu'à ta place je serais joliment contente et joyeuse... Tiens, regarde donc autour de toi... des beaux meubles, des tableaux, des fauteuils, où c'qu'on enfonce, et tout ça à toi, comme légitime épouse; que te manque-t-il?

FRANCESCA.

Rien, et je sens que je serais parfaitement heureuse sans l'idée de me séparer de toi.

MARGARITA.

Ah! quant à ça... c'est vrai!

FRANCESCA.

Pourquoi ne pas consentir à quitter la ferme, et à t'établir ici auprès de moi?

MARGARITA.

Quitter la ferme! oh! oh! non, non, j'ai été élevée là-dedans, et j'y mourrai... je sais bien que ton mari et toi vous voudriez m'avoir... mais pas de ça... vivre à Parme, fréquenter la cour et les grands seigneurs, merci, j'en ai assez comme ça... c'est trop ennuyeux.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Une voiture de la cour attend madame, pour la ramener chez elle.

FRANCESCA.

Déjà!

MARGARITA.

Vous êtes bien bon, monsieur.

FRANCESCA.

Ma bonne mère!

MARGARITA.

Allons, allons, sois raisonnable... ton mari t'a promis de te mener déjeuner ce matin à la ferme... voyons! ne pleure pas.

FRANCESCA.

Et vous aussi, vous pleurez ?

MARGARITA.

Oui, mais de joie, de bonheur, ma Francesca ! enfin, tu n'es donc plus seule dans le monde... seule avec la pauvre vieille Margarita, qui pouvait d'un instant à l'autre... au lieu qu'à présent je te laisserai un ami, un protecteur, un mari qui t'aime bien... Va, j'ai prié trop souvent le bon Dieu pour qu'il t'arrive jamais malheur... Adieu ! embrasse-moi.

FRANCESCA.

Faut-il donc me séparer de toi, ma mère !

MARGARITA.

Nous nous reverrons souvent, tous les jours.

FRANCESCA.

Oh ! oui, tous les jours, n'est-ce pas ?

MARGARITA.

Adieu, ma fille, mon enfant chéri. (*Se précipitant dans ses bras.*) Tiens, encore... embrasse-moi.

MUSIQUE.

(*Mouvement d'émotion. Peu-à-peu Margarita se débarrasse des bras de Francesca ; elle fait quelques pas vers la porte, s'arrête et se retourne, Francesca s'élance vers elle ; Margarita lui donne un dernier baiser au front, et s'éloigne rapidement.*)

## SCÈNE III.

FRANCESCA, seule, s'asseyant.

Pour la première fois elle me quitte !... elle part !... pour la première fois, il me semble que je redeviens orpheline... (*Après un moment de silence.*) La cérémonie de ce soir... ce monde, ce bruit, cette foule... tout cela m'a fatiguée... je souffre... Comme ils avaient tous les regards attachés sur moi... le prince surtout... et quand, d'après ce qu'on m'avait dit, j'ai laissé tomber mon bouquet à ses pieds, comme il a paru joyeux et ravi !... c'est peut-être l'usage... il faudra que je demande cela à la comtesse ; elle est si bonne pour moi ! aussi il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que je la connais et que je l'aime... Mais Lomazzo ne revient pas... que cette aiguille marche lentement... quelqu'un, serait-ce lui ? Le chevalier Alberti !...

SCÈNE IV.

FRANCESCA, ALBERTI.

ALBERTI, *entrant par le fond.*

Je conçois votre surprise, madame, mais elle cessera bientôt quand vous saurez le motif qui m'amène.

FRANCESCA.

Ce motif?

ALBERTI.

N'a rien que de fort naturel, je viens ici de la part de votre mari. Lomazzo est en ce moment au palais du grand-duc, et vous attend.

FRANCESCA.

Il m'attend ! lui ! Lomazzo ! et pourquoi ne vient-il pas ?

ALBERTI.

Je craindrais de vous alarmer en vous expliquant...

FRANCESCA.

Ah ! parlez, monsieur, parlez, de grâce ?

ALBERTI.

Non, je ne puis, qu'il vous suffise de savoir qu'il est urgent de se hâter, et que chaque instant qui s'écoule...

FRANCESCA.

Mais parlez donc ?

ALBERTI.

En bas, à la porte, est une voiture à la livrée de la comtesse Mathilde, c'est elle qui vous l'envoie.

FRANCESCA.

La comtesse ?

ALBERTI.

Elle-même... dans cette voiture se trouve une de ses femmes chargée de vous accompagner.

FRANCESCA.

Et vous ?

ALBERTI.

Ma mission se borne à vous donner l'avis que je viens de vous transmettre et auquel vous êtes libre d'accéder.

FRANCESCA.

Mais enfin, monsieur, ce silence que vous vous obstinez à garder sur la raison d'un pareil message?... Mais votre embarras, votre hésitation à me répondre.... Que s'est-il donc passé?... qu'y a-t-il?... Au nom du ciel, répondez ?

ALBERTI.

Je vous le répète , Lomazzo vous attend et ne saurait se rendre auprès de vous.

FRANCESCA.

Qui l'en empêche?... qui le retient?... le prince?... le ministre?

ALBERTI.

Ce n'est ni le ministre , ni le prince qui le retiennent , madame , et sans un accident imprévu...

FRANCESCA.

Un accident?

ALBERTI.

Eh bien ! oui , puisqu'il faut vous l'avouer... en sortant du palais , cette nuit le capitaine est tombé dans un horrible guet-à-pens... et le fer d'un assassin...

FRANCESCA.

Grand Dieu ! qu'entends-je !... Blessé , mourant peut-être... Ah ! courons , courons vers lui !

ALBERTI , à part.

Elle est à nous.

FRANCESCA.

Partons !

## SCÈNE V.

LES MÊMES , LOMAZZO , en dehors.

LOMAZZO.

Vengeance ! vengeance !

FRANCESCA.

C'est lui ! c'est lui !

ALBERTI.

Tout est perdu , si je ne l'arrache d'ici.

FRANCESCA.

Ah ! vous me trompiez donc... Lomazzo...

( Elle va pour s'élaner vers la porte . )

ALBERTI ; l'arrêtant.

Pas un mot , pas un cri... suivez-moi , madame.

FRANCESCA.

Vous suivre ?

ALBERTI.

Il le faut.

FRANCESCA.

Jamais !

ALBERTI, *allant à la petite porte.*

A moi !

( *La porte s'ouvre brusquement et deux hommes se précipitent en scène.* )

FRANCESCA, *d'une voix forte.*

Lomazzo ! Lomazzo !

ALBERTI, *la poussant dans les bras des domestiques.*

Qu'on étouffe ses cris, allez; . . . ( *On entraîne Francesca, qui lutte en vain.* ) J'avais bien fait de tout prévoir.

( *Il va pour sortir.* )

## SCÈNE VI.

ALBERTI, LOMAZZO.

LOMAZZO, *s'élançant vers lui.*

Alberti !

ALBERTI, *s'arrêtant.*

Il est trop tard.

LOMAZZO.

Eh quoi ! chevalier, c'est vous que je trouve ici . . . Vous, le complice . . . l'auteur d'un pareil attentat ! . . . Francesca ! où est-elle ? qu'en avez-vous fait ? . . . Ah ! par le ciel et l'enfer, vous m'en répondez sur votre tête ! . . . mais j'entends des cris . . . j'ajourne votre châtement pour ne songer qu'à son salut.

ALBERTI.

Vous ne sortirez pas de cette chambre !

LOMAZZO.

Qui m'arrêterait ?

ALBERTI.

Moi !

LOMAZZO.

Vous ! . . . ne l'espérez pas . . . Cette porte dont vous me barrez le passage, il faut que je la franchisse . . . Place !

ALBERTI.

Vous ne sortirez pas, vous dis-je.

LOMAZZO.

Et que prétends-tu donc, infâme ?

ALBERTI.

Je prétends qu'avec ta vie disparaisse mon crime, ou qu'avec la mienne s'évanouisse la honte de me l'entendre reprocher, puisque le sort nous a mis en présence, la mort pour l'un de nous deux, capitaine, une mort prompte et assurée. ( *Tirant son épée.* ) Si je succombe, je te lègue d'avance le prix de ta victoire . . .

Lomazzo, tu retrouveras ta femme à la Villa-Formosa... En garde donc.

LOMAZZO.

Vil courtier de libertinage !... misérable instrument de la débauche de ton maître... Oh ! que n'ai-je des paroles qui satisfassent ma rage... que ne puis-je imprimer sur ton front l'opprobre que tu mérites... tiens ! du plat de mon épée.

ALBERTI.

La pointe, capitaine, la pointe, la mienne est déjà tournée contre votre cœur... Allons, ferme... Vos yeux sur mes yeux, votre fer contre mon fer. *( Le combat s'engage. )*

LOMAZZO, à Alberti qui rompt devant lui.

Lâche, tu recules !... pour avoir du courage faut-il que tu aies les pieds contre la muraille.

ALBERTI, le chargeant avec fureur.

A ton tour, recules donc aussi.

LOMAZZO.

Pas d'une semelle... si je dois tomber je couvrirai de mon corps la place où je suis.

ALBERTI, le frappant.

Eh bien ! tombe donc.

LOMAZZO, étouffant un cri.

Ah ! j'expire !...

*( Il chancelle et tombe. )*

ALBERTI.

On vient, fuyons !

*( Il s'échappe par la porte à droite, qu'il referme sur lui. )*

## SCÈNE VII.

LOMAZZO, LOUCHALI, entrant par le fond.

LOUCHALI.

Ce désordre... ce bruit... Grand Dieu !... du sang... Que vois-je !... mon capitaine !...

LOMAZZO.

Francesca ! sauvons Francesca.

LOUCHALI.

Où est-elle ?

LOMAZZO.

Viens, je vais te guider... Soutiens-moi... Ah ! je tombe.

LOUCHALI, le prenant dans ses bras.

Eh bien ! je vous porterai.

*( Il sort par la porte de droite en emportant Louchali. )*

FIN DU PREMIER TABLEAU.

---

ACTE TROISIÈME.

2<sup>e</sup> TABLEAU.

---

*Le Théâtre représente un coin de jardin de la Villa-Formosa du grand-duc. Au milieu du théâtre est un banc de jardin entouré de fleurs. Il fait nuit, et clair de lune.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, UN INTENDANT. (*Ils entrent par le fond.*)

MATHILDE.

Ainsi, monsieur l'intendant, vous n'avez reçu aucun autre ordre de la cour.

L'INTENDANT.

Aucun autre.

MATHILDE.

Disposer, m'avez-vous dit, le petit appartement?

L'INTENDANT.

Oui, madame la comtesse, et préparer celui de son altesse.

MATHILDE.

Et rien qui concerne sa suite?

L'INTENDANT.

Rien.

MATHILDE.

Il suffit. C'est moi que le prince attend.

L'INTENDANT.

Je l'ai pensé, madame la comtesse.

MATHILDE.

Je suis venue la première pour le surprendre ; je désire qu'il ne sache pas que je suis ici... c'est pour cela que j'ai fait arrêter ma voiture à quelque distance de la villa, et que je me suis présentée seule afin de n'être aperçue que de vous.

L'INTENDANT.

Soyez tranquille, madame la comtesse, je me ferai un devoir de ne pas détruire la surprise que vous ménagez à son altesse. Si madame désire passer dans les appartemens.

MATHILDE.

Non, non, ici... je resterai ici... la nuit est superbe...

une de ces belles nuits d'Italie , qu'on ne sacrifie pas aisément à l'éclat des bougies. ( *L'intendant sort.* )

## SCÈNE II.

MATHILDE , *seule.*

C'est bien ici qu'on doit la conduire..... Pauvre enfant ! que serait-elle devenue, sans moi ; sais-je encore si je pourrai le sauver , si Louchali est arrivé trop tard , il n'a pu l'empêcher de partir... Ici , dans ce vaste palais , comment pénétrer auprès d'elle... n'importe , je ne dois pas perdre courage... si souvent j'ai réussi par des intrigues coupables , le ciel m'abandonnerait-il quand je vais tout tenter pour ma fille.

## SCÈNE III.

LOUCHALI , MATHILDE.

LOUCHALI , *arrivant avec précaution.*

Je ne sais où je suis... Quelqu'un.

MATHILDE.

Serait-ce déjà le prince !... Louchali , c'est vous ?

LOUCHALI.

Je vous trouve , enfin.

MATHILDE.

Eh bien ! Francesca , ma fille ?

LOUCHALI.

Elle est enlevée.

MATHILDE.

Grand Dieu ! et Lomazzo ?

LOUCHALI.

Mort dans mes bras sur la route de cette villa , dont il m'indiquait le chemin , en me suppliant de sauver son épouse. Et moi , pour arriver à tems , j'ai été forcé de laisser ce cadavre sur le grand chemin ; la voiture du prince l'écrasera sans doute en passant.

MATHILDE.

Lomazzo mort !

LOUCHALI.

Assassiné par Alberti.

MATHILDE.

Le malheureux !... Mais comment avez-vous pu vous introduire dans ce jardin ?

LOUCHALI.

Cette clé que possédait Lomazzo , comme capitaine des

gardes, ouvre la petite porte du parc. Depuis un quart d'heure je le parcours inutilement... dites-moi, Mathilde, où est-elle ? où est le prince ?

MATHILDE.

Aucun d'eux n'est encore arrivé.

LOUCHALI.

Ah ! je respire... Je pourrai donc empêcher Francesca de pénétrer jusqu'ici... Vous attendez le grand-duc dans ces jardins, vous allez lui parler ?

MATHILDE.

Oui, je veux me jeter aux pieds de Frédéric, lui avouer que Francesca est ma fille, braver la honte, le mépris, les reproches dont je serai accablée quand on saura ma conduite passée ; mais sauver notre enfant... Frédéric est bon, je connais son cœur ; il me chassera, mais il respectera ma fille, il la rendra à son père.

LOUCHALI.

Oui, il me la rendra déclarée publiquement votre enfant ! il me la rendra sortant de cette villa où jamais fille n'est entrée sans en sortir déshonorée ; il me la rendra pure pour moi, mais perdue pour le monde. Non, ce n'est pas ce moyen que je veux employer.

MATHILDE.

Cependant, si le grand-duc cédaît à mes prières...

LOUCHALI.

Vous le croyez bien généreux, bien noble, ce prince qui enlève l'épouse des bras de l'époux ? vous croyez que celui qui n'a pas craint de jeter la honte sur le plus brave capitaine de son armée, craindra de voir couler les pleurs de sa maîtresse ? Ah ! pour une femme de la cour, vous connaissez bien mal nos maîtres.

MATHILDE.

Mais quel moyen ? que faire ?

LOUCHALI.

Retenir ici le prince, loin des appartemens, durant une heure.

MATHILDE.

Le retenir sans lui dire...

LOUCHALI.

Oh ! sans parler de Francesca... pendant ce tems, votre fidèle Landry et moi guetterons l'arrivée de Francesca ; toutes nos mesures sont prises, et quand même elle entrerait dans cette villa, nous saurions l'en arracher... mais une heure entière, il faut que le prince reste ici, que son impatience, ses

ordres ne viennent pas faire échouer nos projets... une heure entière, entendez-vous Mathilde, il faut, par ruse ou par amour, l'enchaîner ici près de vous; il faut que près de vous il oublie... celle qu'il vient attendre dans ce palais.

MATHILDE.

Quoi! vous voulez que le plaisir sur le front, le sourire sur les lèvres, le bonheur dans les yeux, je me présente à celui qui m'a chassée, qui me ravit ma fille, qui la déshonore, et que l'enlaçant d'amour et de caresses, je le retienne dans mes bras.

LOUCHALI.

Oui, pendant que je sauverai Francesca.

MATHILDE

Répétez! répétez ce mot, Louchali! pendant que vous sauverez ma fille, n'est-ce pas? tu me le promets, tu la sauveras... et moi, je mourrai de honte et de désespoir sous le premier baiser du prince... Oui, oui, Louchali, je suis prête, je te laisserai le tems pour enlever Francesca, car jamais Frédéric n'aura vu Mathilde plus tendre, plus aimante, plus heureuse; oui, je l'accablerai d'amour, et de bonheur je presserai cette main qui a signé l'ordre de mon exil, j'écouterai battre le cœur qui n'a qu'égoïsme et débauche, et je croirai qu'il bat d'amour pour moi. La fierté, l'amour-propre, la honte, j'oublierai tout pour lui plaire... tout pour sauver ma fille, et quand je serai morte de douleur et de contrainte dans les bras du prince, tu pourras dire : Francesca, voilà ta mère, elle t'aimait.

LOUCHALI.

Silence! entendez-vous, on vient de ce côté.

MATHILDE.

Oui, c'est le prince, sans doute.. Oh! je n'aurai jamais le courage...

LOUCHALI.

Viens, et si l'amour ne va pas jusqu'au cœur du prince, ce fer en trouvera le chemin. (*Il l'entraîne à demi évanouie.*)

## SCÈNE IV.

LE DUC, ALBERTI. *Ils arrivent du fond.*

LE DUC.

Ainsi, mon cher Alberti, la charmante Francesca sera ici dans quelques instans.

ALBERTI.

Oui, monseigneur; elle y serait déjà sans la sage précaution qu'on a prise de faire doubler la distance afin de dépister quiconque aurait voulu s'attacher à ses pas.

LE DUC.

Et Lomazzo ?

ALBERTI. *très-agité.*

Lomazzo ! ( *Se remettant promptement.* ) A quoi bon vous en occuper dans un pareil moment.

LE DUC.

En effet. . . et pourtant malgré moi j'y pense sans cesse. . . Vous avez beau dire, Alberti, il est des torts que la passion n'excuse jamais. . . et ma conduite dans cette circonstance. . .

ALBERTI.

Francesca vous les fera oublier.

LE DUC.

Elle m'aime, n'est-ce pas ? vous me l'avez assuré. . . Elle m'aime ? et c'est volontairement et sans crainte. . . .

ALBERTI.

Elle vous attestera peut-être le contraire.

LE DUC.

Pourquoi ?

ALBERTI.

Que sais-je ? les femmes n'ont-elles pas toujours l'air de résister afin d'ennoblir leur défaite.

LE DUC.

Oui, mais elle est si pure, si naïve.

ALBERTI.

Monseigneur !

LE DUC.

Quoi donc ?

ALBERTI.

N'avez-vous pas entendu. . . là, derrière le feuillage.

LE DUC.

C'est comme le froissement d'une robe de femme. . . Eh ! je ne me trompe pas.

ALBERTI.

Une femme. . . elle vient à nous.

LE DUC.

Francesca, sans doute ?

ALBERTI.

Non, non ; telles ne sont pas mes instructions, et ce n'est pas ici que l'entrevue doit avoir lieu.

LE DUC.

Qui que ce soit, il faut que je sache. . .

ALBERTI.

L'étrange aventure !

LOUCHALI , *il se cache dans le bosquet à droite , en faisant signe à Mathilde.*

Mère , sauve ta fille !

MATHILDE.

J'obéirai.

## SCÈNE V.

LES MÊMES , MATHILDE.

LE DUC , *allant à la rencontre et la prenant par la main.*

Approchez de grâce , et . . .

MATHILDE , *d'une voix tremblante.*

Frédéric !

LE DUC.

La comtesse !

ALBERTI.

Comment se fait-il ?

LE DUC.

Quoi ! madame , ici malgré mes ordres ?

MATHILDE.

Ah ! pardonnez-moi de les avoir bravés . . . c'est la première et la dernière fois , je vous le jure . . . mais avant de vous quitter pour toujours , j'ai voulu vous voir encore . . . m'en ferez-vous un crime ?

LE DUC.

Madame !

ALBERTI , *à part.*

Qu'espère-t-elle ?

MATHILDE , *à part.*

Quel abord froid et glacial ! . . . et moi devant lui , tremblante et luttant contre son dédain . . . O mon Dieu ! accordez-moi la force.

LE DUC.

Enfin , madame , puis-je savoir le motif qui vous conduit ici ?

MATHILDE.

C'est à votre altesse seule que je veux parler.

LE DUC.

Dans ce moment , madame , il est impossible.

MATHILDE.

Oh ! je vous en supplie , Frédéric , écoutez-moi . . . . Pour cinq années d'amour et de souffrance , je ne demande qu'un instant , un instant seule avec vous.

LE DUC , *à part.*

Comment refuser ? ( *Haut.* ) Retirez-vous , Alberti.

ALBERTI, *bas au Duc.*

Quoi, monseigneur ?

LE DUC, *de même.*

Ne vous éloignez pas.

ALBERTI, *de même.*

Je vais au-devant de Francesca.

## SCÈNE VI.

MATHILDE, LE DUC.

LE DUC.

Nous sommes seuls, madame, que voulez-vous ?

MATHILDE.

Quoi ! Frédéric, vous avez besoin de m'interroger, votre cœur ne vous a pas révélé toutes mes peines, toutes mes souffrances.

LE DUC.

Ah ! madame, si vous êtes venue pour m'accabler de vos reproches, et me rendre témoin de vos larmes !

( *Il va pour sortir.* )

MATHILDE.

Non, non ; ah ! par pitié, ne me quittez pas encore ; plus de larmes, plus de reproches, je ne pleure plus. Tenez, voyez, je suis calme et résignée. ( *A part.* ) Ah ! qu'une heure est longue quand on supplie.

LE DUC.

Votre résignation n'est qu'un nouveau moyen de me faire sentir ce que vous appelez mes torts.

MATHILDE.

Vos torts ! non ; vous ne fûtes pas coupable... mes ennemis seuls...

LE DUC.

Vos ennemis ! vous n'avez que ce mot à la bouche... Eh ! madame ! croyez-vous donc la cour dans une telle oisiveté qu'elle n'ait autre chose à faire qu'à livrer sans cesse bataille à la favorite du prince... Ce ne sont pas vos ennemis ; c'est moi, moi seul.

MATHILDE.

Vous ? vous, Frédéric ?... Ah ! quand je trouve votre excuse dans mon cœur, d'un mot vous venez la détruire... vous qui n'aviez de volonté que la mienne, de désirs que les miens ; vous, à qui je fus livrée par violence, et à qui je pardonnai par amour.

LE DUC.

Madame !

MATHILDE.

Mais, vous ne m'aimez donc plus ?

LE DUC.

Comtesse ! une telle question ? . . .

MATHILDE.

Ah ! répondez , par pitié . . . Cette lettre vous fut arrachée , n'est-ce pas ? ce n'est pas vous ? ce n'est pas votre cœur qui l'a dictée ? Vous m'aimez , vous m'aimez encore . . . comme je vous aime , moi. (*A part.*) A lui ! à lui , ce mot quand mon cœur étouffe de haine et de dépit.

LE DUC, à part.

Il faut plus de courage pour se défendre contre cette femme . . . (*Haut.*) Eh bien ! madame , s'il faut s'expliquer avec franchise , pour faire cesser cet entretien pénible à tous les deux . . . cette lettre , c'est l'expression de ma volonté , de mon cœur , et cet amour que j'avais pour vous . . .

MATHILDE.

N'achèvez pas , ingrat. (*A part.*) Quoi je ne pourrai sauver ma fille ! (*Haut.*) Frédéric !

LE DUC.

Oh ! plus un mot , madame ; reproches , larmes ne pourraient rien sur moi . . . Cette séparation est cruelle , sans doute , mais elle est nécessaire , indispensable. Comme votre ami , je vous prie de vous éloigner de la cour à l'instant même , et comme votre maître , je vous l'ordonne.

MATHILDE, à part.

Il s'en va , et l'heure n'est pas encore écoulée , quand je viens d'éprouver un siècle de souffrances. (*Haut.*) Non , non , vous ne partirez pas . . . vous resterez près de moi , Frédéric , on ne brise pas ainsi des liens consacrés par le tems et l'amour . . . Vous resterez près de moi . . . cette fois , je le veux , moi , et j'ai peut-être aussi le droit d'avoir une volonté.

LE DUC, à part.

Des menaces. (*Haut.*) Une volonté , madame , ce mot ne peut être prononcé que par moi.

MATHILDE.

Eh bien ! eh bien ! je vous en supplie , ne partez pas encore , écoutez-moi , qu'avant de m'exiler pour jamais , je retrouve un instant ce Frédéric que j'ai tant aimé . . . qu'ici , dans ces lieux tant de fois témoins de votre tendresse et de la mienne , je puisse oublier ma disgrâce. Comme un rêve pénible , que je

sente votre main trembler dans la mienne , que vos yeux fixent les miens... que votre cœur batte contre mon cœur... (*A part*). Ah ! reviens , Louchali , ou je meurs de honte à ses pieds.

LE DUC.

Mathilde.

MATHILDE.

Ah ! maintenant, Frédéric , qui pourrait se placer entre nous deux pour nous désunir... un ministre , un courtisan l'emporteraient-ils donc sur ta bien-aimée... Oh ! qu'ils pâlisent de rage en me voyant sur ton cœur.

LE DUC.

Ah ! déjà cette soif de pouvoir , cette ambition toujours satisfaite et sans cesse renaissante , elle se réveille en vous avec votre amour. A vous entendre , rien ne devrait se faire ici sans votre participation ; l'état est-il un ménage qu'il faille laisser gouverner par une femme ?

MATHILDE.

Vous me le reprochez bien tard ; mais oui , c'est vrai , vous avez raison , une femme qui pense , fi donc ! autant vaut un homme qui met du rouge. La femme doit rire , rire toujours , cela suffit à sa noble mission sur terre... cela suffit pour mettre en joie son seigneur et maître... mais je sais rire aussi , et tenez , rions ensemble de ma sottise vanité. (*Riant avec convulsion.*) N'est-ce pas que c'est plaisant... Mais riez donc ! (*Avec force.*) Ne rirez-vous pas ?

(*Elle tombe , en riant , presque évanouie sur le banc.*)

LE DUC.

Mathilde !... sa tête s'égaré ! ces yeux fixes... grand Dieu !.. elle ne m'entend plus... Mathilde ! c'est Frédéric , c'est ton amant... c'est ton Frédéric. (*Il se met à ses pieds.*)

MATHILDE.

Frédéric à mes pieds. (*A part.*) Oh ! merci , mon Dieu ! merci , je pourrai sauver ma fille.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES , ALBERTI.

ALBERTI.

Monseigneur.

LE DUC.

Alberti.

MATHILDE.

Encore cet homme ?

ALBERTI.

Francesca vient d'arriver à l'instant.

*La Jolie Fille de Parme.*

LE DUC.

Francesca.

ALBERTI.

Elle attend votre altesse.

LE DUC.

Il serait vrai? je vous suis... ainsi donc, chevalier?...

ALBERTI.

Je vous le répète, monseigneur, point de retard; le marquis de Segnano, mon oncle, descend de voiture... il vient vous chercher... une affaire de la plus haute importance réclame votre prompt retour à Parme.

LE DUC.

J'y vais. Adieu, madame.

MATHILDE, vivement.

Frédéric, nous partirons ensemble.

LE DUC.

Alberti!

ALBERTI.

Madame.

MATHILDE.

Je ne te quitte pas, Frédéric. (*Elle fait quelques pas.*)

LOUCHALI, sortant du bosquet et la retenant.

Restez, elle est ici. (*Le Duc et Alberti sortent par le fond.*)

FIN DU DEUXIEME TABLEAU.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### 3<sup>e</sup> TABLEAU.

---

*Le théâtre représente un boudoir; au fond une ottomane sur laquelle Francesca est endormie. Deux fenêtres de chaque côté, et une seule porte à droite du spectateur. Une table à gauche sur laquelle est une lampe. Nuit complète.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCESCA endormie; ses vêtements sont en désordre; MATHILDE, LOUCHALI arrivent par une porte secrète.

MATHILDE.

C'est ici; laissez-moi refermer cette porte.

LOUCHALI.

Êtes-vous bien sûre ?

MATHILDE.

Tant de fois j'ai parcouru cet appartement, tant de fois j'ai traversé ce passage secret, le seul qui conduise ici... Tenez, regardez, c'est elle, la voilà.

LOUCHALI.

Silence ! elle dort.

MATHILDE.

Elle dort ! oh ! je puis alors l'appeler ma fille, lui donner le baiser de mère ; à son réveil je ne le pourrai plus. (*Elle se met à genoux et prend une des mains de Francesca qu'elle embrasse en pleurant.*) Ma fille, mon enfant, était-ce donc ici que je devais te retrouver ?

LOUCHALI.

Que vois-je ? Mathilde... regardez... oh ! nous arrivons trop tard peut-être ?

MATHILDE.

Que dites-vous ? (*Elle s'élance pour la réveiller.*)

LOUCHALI, l'arrêtant.

Restez, restez, auriez-vous donc la force de la réveiller pour l'entendre vous dire qu'elle est déshonorée ! . . . . Ah ! laissez-moi la voir encore pure et belle, comme elle le fut toujours . . . laissez-moi croire qu'en la voyant ainsi, on l'a respectée ; ou s'il est vrai que ce désordre annonce sa honte, qu'elle ne se réveille pas. (*Francesca s'agite et se réveille peu à peu.*)

MATHILDE.

Attendez . . elle revient à elle . .

LOUCHALI.

Elle va parler . . malédiction sur moi . .

FRANCESCA.

Où suis-je ? . . où m'a-t-on conduite ? . . que vois-je ? Louchali ! vous ici ? et vous, madame la comtesse . . ah ! vous allez m'expliquer . . me dire ? . .

LOUCHALI.

Plus tard . . plus tard . . Mais dites-nous d'abord comment il se fait que vous soyez ici ?

FRANCESCA.

La trahison, la violence . . on a étouffé mes cris ; on m'a enlevé des bras de Lomazzo ; et, au bout de quelques heures, on m'a conduite ici, dans cette chambre où je n'avais encore vu personne, et où la fatigue m'a fait succomber à un sommeil plus pénible encore.

LOUCHALI, à part.

O mon Dieu ! je te remercie , tu me la rends innocente !

FRANCESCA.

Mais vous , madame , quel motif vous a conduite ici ?

MATHILDE.

Nous venons vous sauver.

FRANCESCA.

Ah ! je le savais bien que vous ne m'abandonneriez pas si quelque danger me menaçait , et vous non plus , mon bon Louchali , car Lomazzo m'avait dit que vous aviez votre grâce ; ah ! je suis bien rassurée entre vous deux ; il me semble que je ne voudrais plus vous quitter.

MATHILDE.

Francesca, ma fi... (*Elle s'arrête sur un geste de Louchali.*) Ah ! je puis l'embrasser , n'est-ce pas ? (*Elle embrasse tendrement Francesca.*)

FRANCESCA.

Qu'avez-vous , mon Dieu ! vous pleurez , le danger qui me menace est donc bien grand ? . . . et Lomazzo ? pourquoi n'est-il pas avec vous ? que lui est-il arrivé ! ah ! parlez , parlez.

LOUCHALI.

Ne craignez rien pour lui , il ne pouvait pénétrer jusqu'ici ; nous seuls y sommes parvenus , et avec tant de peine,

FRANCESCA.

Où suis-je donc ? vous allez me le dire ?

MATHILDE.

Dans une villa du Prince.

FRANCESCA.

Chez le Grand-Duc , pourquoi cette violence . . . pourquoi ?

LOUCHALI.

Pauvre enfant ! tu ignores les crimes que fait commettre l'amour d'un prince.

FRANCESCA.

Que dites-vous ? quoi ! le Prince aurait osé . . . ah ! je vois tout maintenant . . . je m'explique cet abominable complot , et sans vous . . . ah ! partons , partons sur-le-champ.

MATHILDE.

Il n'est pas encore tems , trop de précipitation pourrait nous perdre. Le Prince vient de retourner à Parme où l'appellent des affaires de la plus haute importance : mais en partant , il a sans doute donné tous ses ordres pour prévenir votre fuite ; de mon côté , j'ai tout prévu , ma voiture va se rendre à la petite porte du parc , vous y monterez avec Louchali , qui vous conduira hors du duché , car tant que vous serez dans les états

du Grand-Duc, vous ne pourriez éviter ses poursuites... nous n'attendons plus que le signal qu'un homme dévoué ne va pas tarder à donner; nous sortons de ce palais.... et vous êtes sauvée.

FRANCESCA.

Sauvée... Ah! madame! comment jamais m'acquitter envers vous. Ma vie entière sera consacrée à vous aimer, à vous bénir; ma vie entière, car vous la préservez de l'opprobre, de la honte, et le Prince n'aura pas une victime de plus!

MATHILDE.

Oui, une seule lui restera... celle que vous deviez remplacer.

FRANCESCA.

Celle-là, du moins, avait accepté la honte avec les honneurs.

MATHILDE.

Arrêtez, arrêtez, jeune fille! celle dont vous parlez mérite du moins pitié... Comme vous, elle fut traînée avec violence dans ce même appartement; comme vous, elle ignorait le sort qui l'attendait, et comme vous, elle n'eut personne pour la sauver.

FRANCESCA.

Que ne se sauvait-elle elle-même en se donnant la mort?

MATHILDE.

Ah!

LOUCHALI, *bas à Mathilde.*

Et maintenant, Mathilde, oseriez-vous la nommer votre fille?

MATHILDE, *de même.*

Non, oh! non, je me tairai... j'aime mieux son indifférence que son mépris... et pourtant je suis sa mère.

*(Ici on entend le son d'un cor.)*

LOUCHALI, *à Mathilde.*

Le signal, partons, Francesca.

MATHILDE.

Déjà vous me quittez...

LOUCHALI.

Vous savez qu'il le faut.

MATHILDE, *bas à Louchali.*

Mais si tôt, sans espoir de la revoir jamais.

LOUCHALI.

Jamais.

MATHILDE.

Francesca, un dernier adieu! viens dans mes bras, sur mon cœur. (*Elle l'embrasse.*)

LOUCHALI.

Partons. (*A Mathilde.*) Mathilde, tous les jours je lui parlerai de vous.

FRANCESCA.

J'entends marcher, on vient de ce côté.

MATHILDE.

C'est sans doute Landry qui vient nous avertir.

LOUCHALI.

Landry! ouvrons.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY.

Tout est perdu, nous sommes découverts.

MATHILDE ET FRANCESCA.

Grands dieux!

LOUCHALI.

Que dis-tu?

LANDRY.

L'intendant vous a vu pénétrer jusqu'ici, il a tout dit au seigneur Alberti.

LOUCHALI.

Eh bien!

LANDRY.

En ce moment Alberti est occupé à rassembler les valets du Prince pour vous arracher de force d'auprès d'elle.

LOUCHALI.

Qu'ils viennent donc les misérables, mon sabre m'ouvrira un chemin pour la sauver.

LANDRY.

Ah! plus de vingt bras vont tomber sur le vôtre... Le Prince ignore tout ce qui se passe. Alberti serait perdu s'il l'apprenait, un second crime ne lui coûtera pas pour acheter un éternel silence... c'est ce que je viens de lui entendre dire par son oncle, caché à quelques pas de lui; l'intendant a reçu l'ordre de monter à l'instant pour fermer les portes en dehors, afin d'arrêter votre fuite; plus prompt que lui, je suis accouru vous prévenir et mourir avec vous s'il le faut. Eh! tenez, entendez-vous?

(*On entend le bruit d'une porte qui ferme.*)

MATHILDE.

Grand Dieu ! que faire ? que devenir ?

LOUCHALI.

Cette porte, ils l'ont refermée... une issue, Mathilde, une issue. (*Ils cherchent de tout côtés.*) Rien, rien, cette croisée. (*Il en secoue fortement les barreaux.*) Quoi ! je ne pourrais briser ces instrumens de l'enfer ; ah ! ma rage est impuissante. Et dans l'instant ils vont venir... Les lâches ! ils vont se jeter trente sur un seul homme, l'égorger s'il résiste, ils vont nous arracher d'ici, et te laisser, toi, Francesca, seule, sans défense, livrée à la passion du Prince... Entends-tu, Francesca, tu vas devenir sa maîtresse.

FRANCESCA.

Jamais, jamais.

LOUCHALI.

Là, là, il va te prendre dans ses bras, te presser de ses lèvres impures, sa main touchera la tienne, tachée du sang de Lomazzo.

FRANCESCA.

Lomazzo, mon époux !

LOUCHALI.

Il l'a fait assassiner... il est mort dans mes bras.

FRANCESCA.

Mort ! mort ! ah !

MATHILDE.

Pourquoi lui dire ?

LOUCHALI.

Laissez-moi, femme, un seul moyen me reste pour la sauver.

FRANCESCA.

Un seul ! ah ! par pitié, Louchali, dites, dites, quel est-il ?

LOUCHALI.

Demandes-le toi-même jeune fille ; car, malgré moi, je crains de l'employer.

MATHILDE.

Grand Dieu ! que veut-il dire ?

LOUCHALI.

Réfléchis, jeune fille, réfléchis pendant que je suis encore là... L'assassin de ton époux va venir, il va t'apporter la honte.

FRANCESCA.

La mort !... ah plutôt la mort !... tuez-moi !... ah tuez-moi !...

( 8 )

MATHILDE.

Quoi ! cette enfant, la tuer ?

LOUCHALI.

Arrière, Mathilde, ne suis-je pas son père ?

FRANCESCA, *s'élançant dans ses bras.*

Mon père !

LOUCHALI.

Oui, ma Francesca, ma fille, mon seul bien.

LANDRY.

On vient de ce côté ; on ouvre la porte... Le Prince est à leur tête...

FRANCESCA.

Ah !

MATHILDE.

Tout est perdu...

FRANCESCA.

Mon père !

LOUCHALI.

Oui, je suis ton père, et je te sauve. (*Il la poignarde. Francesca pousse un cri et va tomber sur l'ottomane.*)

LANDRY.

Les voilà ! les voilà !

LOUCHALI, *allant à la porte.*

Entrez ! entrez ! des flambeaux pour éclairer l'hymen de son altesse.

### SCÈNE III ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE DUC, ALBERTI, OFFICIERS, DOMESTIQUES *avec des flambeaux.*

LE DUC.

Infâme, Alberti ! que vois-je ?

LOUCHALI.

Le père de celle que tu as voulu déshonorer.

MATHILDE, *au Duc.*

Regarde !

LOUCHALI, *prenant un flambeau.*

Et maintenant, monseigneur, la trouvez-vous encore belle ?

FIN.